

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLORAMA

VIN MARIANI



LE TONIQUE IDEAL



Fortifie
Nourit
Rafraichit

CORPS ET CERVEAU

APPROUVE PAR
LES MEDECINS
CELEBRES

Vendu par les

Pharmaciens et les
Epicier

GARE AUX IMITATIONS

LAWRENCE A. WILSON & Co

Seuls agents au
Canada pour

Gold Back Sec Champagne

Wilson's Old Empire-Rye

UNIVERSEL

JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES, VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

1560. NOTRE-DAME

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

MONTREAL.

5 CTS.
LE NUMERO

VOL. III - NO. 10

Samedi, le 21 Nov. 1896

Imprime par "La Compagnie de Publication du Cyclorama."



LA COMPAGNIE DE PHOTO-GRAVURE
COMMERCIALE
 1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL

DESSINS ET GRAVURES
 POUR
 LIVRES, JOURNAUX
 POUR L'INDUSTRIE
 ET LE COMMERCE, POUR FACTURES,
 CARTES D'AFFAIRES, PROSPECTUS,
 PROGRAMMES, AFFICHES, MENUS.

Le Cyclorama Universel

JOURNAL HEBDOMADAIRE

..... D'ILLUSTRATIONS

ABONNEMENT : UN AN, - \$2.50
 SIX MOIS, \$1.25

La File du Cyclorama Universel
 ferme à la fin de l'année deux magni-
 fiques volumes de plus de 700 pages

DEPOT GENERAL :

1560 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL.

PRIME No 3 MAGNIFIQUE PASTEL ENCADRE

GRANDEUR : 26 x 30 POUCES

Cette prime consiste en une splendide lithographie en couleur, avec cadre en moulure, argentée ou dorée, de 3 pouces.

Rien de plus jolie que ces lithographies, qui sont une imitation parfaite de dessins au Crayon-Pastel ou de peintures à l'aquarelle, aux couleurs si tendres et d'un effet si plaisant.

Venez les voir à nos bureaux, No 1560, rue Notre-Dame.

CONDITIONS

Une prime No 3 sera accordée gratuitement à tout abonné payant 12 mois d'abonnement d'avance.

Tout acheteur au numéro aura droit à la prime No 3 au prix réduit de 75 centins, en produisant 5 coupons

consécutifs du CYCLORAMA UNIVERSEL.

Tout porteur de dix coupons consécutifs aura droit à cette prime au prix réduit de 60 centins.

On ne peut acheter ces cadre et gravure à moins d'une piastre dans le commerce.

REMARQUES

Nos primes ont une valeur réelle, qui donnent des avantages qu'on ne peut avoir autrement qu'en s'abonnant ou en produisant les coupons. A nos lecteurs de conserver ces coupons.

La prime No 4 consistera en un PORTRAIT AU CRAYON à des conditions exceptionnellement avantageuses, telles qu'aucun journal n'en a encore offertes. Détails prochainement.

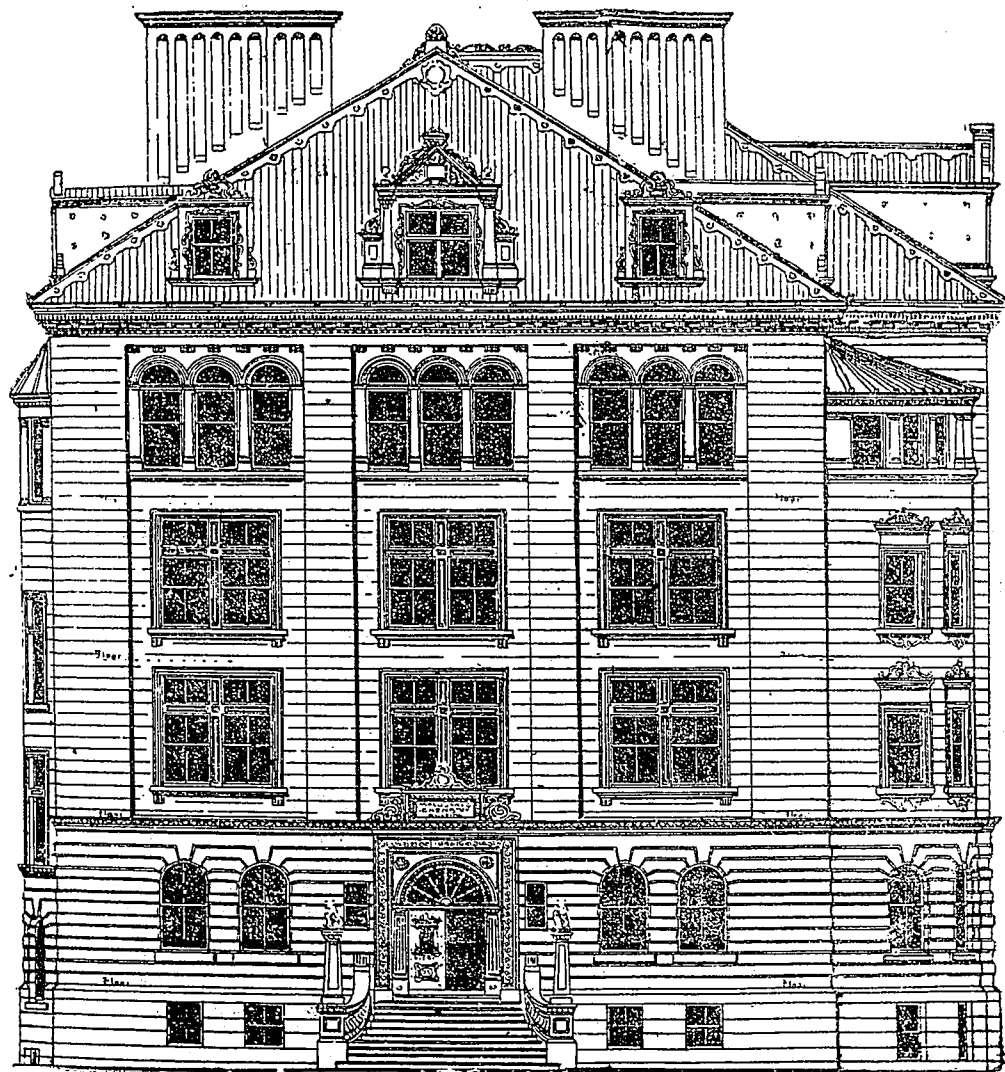
COUPON

A DETACHER

DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

ARCHITECTURE

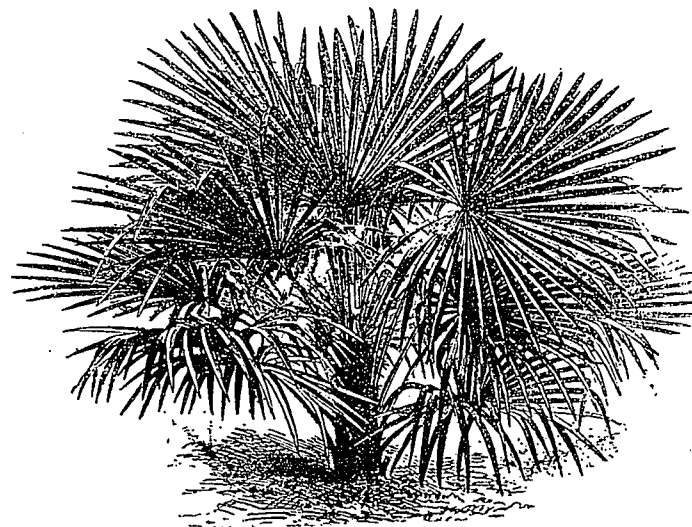


Nouvel édifice au McGill—Chimie et Mines

Université McGill

Le nouvel édifice pour la Chimie et les Mines

Cet édifice est maintenant en voie d'érection entre les bâtisses affectées à la Physique et aux Sciences. Il aura six étages d'élévation et sera en pierre à chaux à l'extérieur et en briques brunes pressées à l'intérieur ; il sera à l'épreuve du feu. La ventilation a été l'objet d'une attention spéciale de la part des architectes et ils ont réussi à la rendre parfaite.



Onoclea sensibilis

Les savants chercheurs d'étymologies se creusent l'esprit, en quête de l'origine, parfois fort simple, de certains mots.

Le mot *rien* par exemple ! Son étymologie est des plus simples. Tout le monde connaît le mot latin *nihil* qui se traduit par le mot "rien" en français. Eh bien, *nihil* est l'étymologie de "rien". Suivez-moi bien :

Du mot *nihil* retranchez *ni* puis *hil*, il (ne) reste *rien*.

ANERIES



Le bicycliste, descendant la côte.— Ote-toi du chemin, âne que tu es, là-bas, où il y aura un accident !

Smith, lui, croit que l'accident a déjà eu lieu.

— Je suis furieux contre mon polisson de fils ; il a encore passé la nuit au Club, où il a perdu cinq piastres !
— Grâce à Dieu, le mien ne me donne pas de tels ennuis !

— Vous êtes bien heureux !... Quel âge a-t-il ?
— Quatre ans !

Saisi au vol, rue St-Jacques :

— Prétendez-vous dire que je suis un menteur ?
— Bien, non ; je ne désire pas être aussi rustique que cela. Seulement, je vous dirai ceci : vous feriez un excellent prophète de température !...

Il n'y a qu'une chose que les hommes, les femmes et les enfants ne peuvent s'empêcher de faire ensemble : c'est vieillir.

Mad. Trip.— Ah !... si j'étais un homme !...
M. Trip.— Tu serais aussi téméraire que le sont les hommes et tu marierais quelque vaine créature, je parie un cinq !...

Au restaurant :

— Garçon, versez moi beaucoup de lait... Je vous dirai, après, pourquoi... Là... Maintenant, versez-moi beaucoup de café... Là... Je vous dirai, après, pourquoi...

Le garçon :

— Pourquoi ? monsieur...

— Parce que je prends beaucoup de sucre.



— Pourquoi m'as-tu donné un coup de pied pendant la 2e demie ?

— Parce que tu m'as appelé "âne" et que c'est le privilège de l'âne de donner du pied.

Giverneau a toujours une question prête pour le premier ami qui l'aborde :

— Dis-donc, y a-t-il un plancher sur lequel les femmes ne parlent point ?

— Oui, mon cher, répond Cancaneau qui n'est jamais à court : le damier !...

Jeanneau prêche la résignation :

— Le temps est un grand médecin.

— Oui, mais à la longue, il tue infailliblement ses patients.

— La perspective de mourir de vieillesse n'a rien qui m'effraie !...

Au dépôt de la police, entre malfaiteurs :

— Te voilà encore pincé !... Quel crime as-tu donc commis ?

— Oh ! un rien ! j'ai trouvé le porte-monnaie d'un monsieur quelconque.

— Mais ce n'est même pas un délit.

— Non ; seulement, j'ai eu le malheur de le trouver avant qu'il ait été perdu.

Il est une vertu supérieure à l'amour de la patrie, et cette vertu, c'est l'amour de l'humilité. MABLEY.

Aimer ce qui est grand, c'est presque être grand soi-même. MME NECKER.



La fem me

BEAUX-ARTS



SYMPATHIE — Par F. W. FREER, école américaine.

Pour dire qu'il est mort :

- M. Jean est-il à la maison ?
- Non, Monsieur. Il est allé au cimetière ce matin.
- A quelle heure doit-il rentrer ?
- Il y est allé pour y rester, monsieur.

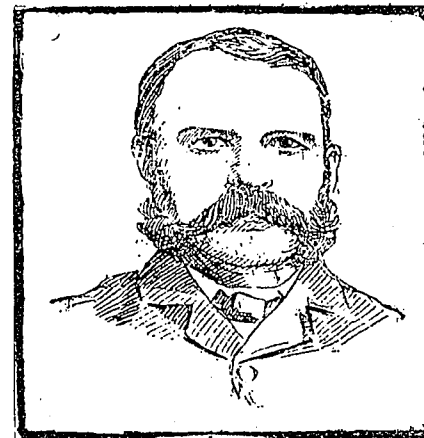
— M. Charmeur (tendrement à Miss Maude, une jeune Américaine).— Vous êtes la seule jeune fille que j'aie jamais aimée !

Miss Maude (pratique).— Oh ! peu importe cela. La question principale est de savoir si je suis celle que vous épouserez.

Bébé récite son catéchisme.

— Combien y a-t-il de sacrements ? demande sa mère.

— Il n'y en a plus, maman, puisqu'on a donné les derniers à mon oncle.



JOSEPH TRUDEAU

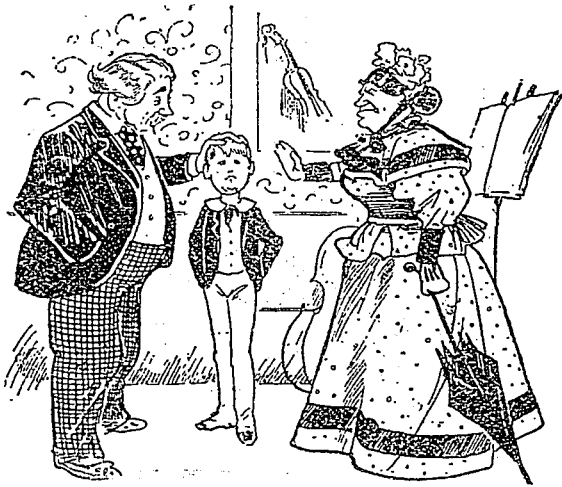
Tué par l'écrasement d'un échafaudage, à St-Henri.



Capt. OLIVIER BOUCHARD

Décédé à 68 ans, après 43 ans de service dans la police de Montréal

SEULEMENT QUE CELA



Strausse. — C'est un beau petit garçon, et peut-être en ferai-je un bon musicien.

La bonne maman. — Ah ! seigneur, non ! Il n'a encore eu que huit leçons. . . Je veux qu'il en sache juste assez pour être capable d'enseigner ! . . .

Le barbier invité au silence :

Le barbier babillard disait à un homme : Comment vous lisez-vous, monsieur, qu'on vous rase ?

Sans dire un mot, répondit l'autre.

Au Cercle entre amis :

— Oui, mon cher, la pauvre femme est morte avant-hier, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

— Elle était vraiment aussi vieille que ça ?

— Oui. Et d'une lucidité ! Jusqu'à la veille de sa mort, elle a fait des scènes à son gendre.

Dans un mariage disproportionné, le futur, déjà courbé, contraste avec la taille élancée de la mariée.

Alors, un des invités dit :

— C'est pour faire voir que c'est un mariage d'inclination.

Entre étudiants :

— Mais pourquoi diable as-tu refusé de donner ton adresse à Z. . . ? demande l'un ; ce n'est pourtant pas un créancier.

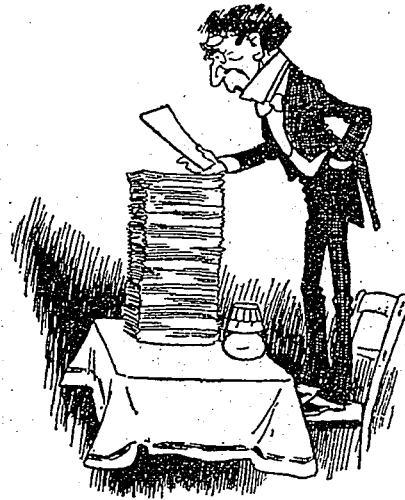
— C'est vrai, répond l'autre, mais il peut le devenir !

Entre médecins :

— J'ai été appelé, l'autre jour, dans une localité où il y avait de nombreux cas d'influenza ; quand je suis arrivé, tous les malades étaient morts.

— Est-ce qu'ils n'avaient pas jugé à propos de vous attendre ? . . .

PAS PREPARE



M. Longhaleine. — Mesdames et messieurs, si je m'étais attendu en venant ici ce soir, d'être appelé à prendre la parole . . .

Une dame parlait d'une affaire de conséquence à un chancelier qui ne lui répondit rien ; elle lui dit :

— Monsieur, faites-moi signe que vous m'entendez.

Un financier bien connu adresse quelques conseils à son fils :

— Vois-tu, mon ami, l'honnêteté avant tout. . . Tiens ! avant-hier, un client se trompe dans un paiement : au lieu de me verser quatre cents piastres, il m'en compte cinq cent. . .

— Eh bien ?

— J'ai donné cinquante piastres à mon associé.

En cour criminelle :

Le président. — Alors, accusé, vous reconnaissez avoir ouvert les lettres de votre patron et vous être approprié les chèques et mandats qui y étaient inclus ?

— Evidemment.

— Et vous l'avouez cyniquement !

— Mais je ne faisais qu'user du droit que m'avait conféré mon patron, en m'ordonnant de dépouiller sa correspondance.

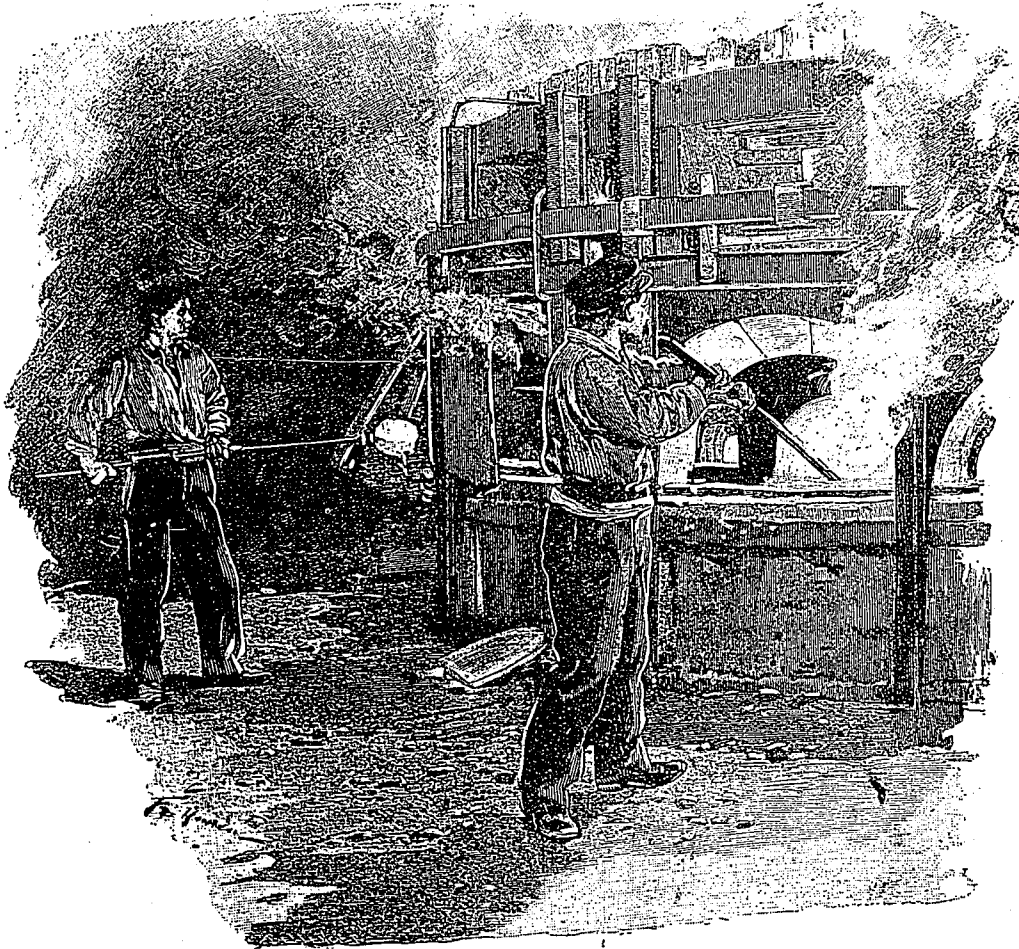


Canardeau à qui sa femme a confié les enfants pour une sortie de plaisir. — C'est la tombe de votre grand-père et voilà celle de votre oncle Thomas. . .

Maintenant allez et amusez-vous, ou bien vous vous ferez "sonner" de retour à la maison ! . . .

L'INDUSTRIE DU VERRE

LA VERRERIE A VITRES



La cueillette du verre dans un four à pots

La France compte environ 250 verreries employant 50,000 ouvriers et distribuant annuellement en salaires 14 millions de piastres. Plus de 6 millions de verges carrés de vitres, 180 millions de bouteilles, 900,000 verges carrés de glaces en sortent chaque année.

Pour pénétrer dans une de ces usines, il faut montrer patte blanche. Il semble aux patrons verriers que tout visiteur ne cherche qu'à surprendre leurs secrets de fabrication. Ces secrets ont beau n'être aujourd'hui que des secrets de polichinelle, une longue hérédité de besognes mystérieuses plane sur les ateliers où s'élabore et se manipule la pâte vitrifiée.

C'est lorsqu'on demande à un maître verrier de vous faire visiter son usine, que l'on comprend la lenteur du développement de l'industrie verrière: au milieu de tant de précautions jalouses, c'est miracle que les procédés de fabrication du verre ne se soient pas perdus pendant de longs siècles.

Dans l'usine modèle où nos dessins conduisent le lecteur, il assiste à ce qu'on peut appeler le travail *élémentaire* du verre. Point de façonnage compliqué. Le verre est obtenu, par soufflage, sous ses trois formes simples, géométriques: la sphère, le cylindre, le tube. C'est l'industrie verrière de première main.

Dans un immense hall où règne une chaleur intense, toute une population ouvrière, vêtue seulement de pantalons et de tricots, grouille dans une agitation laborieuse autour des gueules des fours, ardentes et éblouissantes dans la fumée qui sature l'air. On voit passer au bout de longues tiges, des masses incandescentes, parfois d'un blanc éclatant comme le soleil de midi, parfois rouges comme le soleil couchant.

Ailleurs, ce sont des apprentis, des manœuvres, qui transportent d'énormes sphères, des cylindres encore chauds. Plus loin nous voyons des ouvriers s'éloigner en courant l'un de l'autre et étirer ainsi le verre liquide; quand ils s'arrêtent, ils sont reliés par un long tube de verre flexible, déjà transparent, encore attaché à la pelote de lave visqueuse et rouge sombre de laquelle ils l'ont, semble-t-il, dévidé.

Le dosage des matières vitrifiables, premier terme de l'opération, incombe aux ingénieurs verriers. Après quelques expériences et quelques tâtonnements individuels, ce dosage est généralement, dans chaque usine, établi une fois pour toutes. La verrerie à vitres emploie trois éléments principaux: le sable blanc de Fontainebleau, la craie blanche, le carbonate ou le sulfate de soude. Le mélange dans les proportions choisies (de façon à obtenir dans la composition environ 68,5 de silice, 17 de chaux et 13,5 de soude) s'exécute dans la pratique de la façon la plus rudimentaire: à la pelle.

La seconde phase de la fabrication du verre est la fusion, qui se fait au moyen de fours à reverbère, chauffés par chauffage direct ou par gaz. Le mélange sablonneux, qui doit donner naissance au verre, est contenu soit dans de grands creusets en terre réfractaire ou *pots*, rangés côte à côte et circulairement, et pouvant contenir de 400 à 800 kilogrammes de verre fondu; soit dans des *bassins*, immenses cuvettes en terre réfractaire, d'une capacité de 20,000 à 400,000 kilos, couvrant la totalité de la sole du four,

BIEN EVIDENT



DUCHEMIN. — Avez-vous dix sous, compagnon ?
 GUILLAUME. — Que voulez-vous en faire ?
 DUCHEMIN. — Bien, je songerais quelque peu d'aller faire un voyage en Europe !...

L'esprit d'antan :

Lord Stairs, ambassadeur en France, fut invité à diner chez l'un des ministres de Louis XIV. Au dessert, on porta les santés. Le ministre se leva et dit :

— Au soleil, emblème de mon maître ! Au soleil, centre de l'univers !

Lord Stairs se leva à son tour, tendit son verre et s'écria :

— A Josué, emblème de l'Angleterre !

— Où allez-vous maintenant ? demande le docteur au cocher de l'ambulance, qui vient d'amener un malade à l'hôpital.

— Maintenant, je vais chercher les trois personnes que j'ai renversées en amenant ici le patient.

— Dis donc, Gaston, que penses-tu de l'avis des docteurs, que s'embrasser est chose malsaine ?

Gaston. — Je suis de leur avis. La semaine dernière, M. Mainourde m'a surpris embrassant sa fille et... les côtes me font encore mal !

CONSEILS AUX EMPRUNTEURS

Si vous voulez contracter un emprunt, prétendez que c'est pour faire des folies. Neuf personnes sur dix vous offriront un apéritif avant de songer à vous donner de quoi acheter du pain et une saucisse !

ECONOMIE INTERNE



— V's avez votre femme dans le corps aussi, vous brigadier ?

— Oui, mon capitaine. — Et ça ne vous gêne pas ?

— Non, mon capitaine. — V's avez de la chance !

TOUT DANS UN NOM



LUI. — Mlle Anne Tique semble tout heureuse à l'idée de son mariage.

ELLE. — Naturellement, puisque après elle sera Mad. Lejeune.

Qui a sonné ?

Deux dames se rencontrèrent à la porte d'une amie. Elles se saluèrent et attendirent pour entrer. Mais la porte ne s'ouvrait pas. Ces dames s'impatientèrent.

— C'est étrange qu'on nous fasse attendre si longtemps à la porte aujourd'hui, d'ordinaire elle s'ouvre au premier coup de sonnette.

— C'est vrai. Je commence à me fatiguer.

— Il n'y a peut-être personne.

— Oh si ! il y a quelqu'un. Il faut sonner de nouveau.

— Vous aviez sonné la première, n'est-ce pas ?

— Moi ! non. J'ai cru que vous aviez sonné.

— Bien, moi j'étais sûre que c'était vous !

Alors l'une des deux sonna, et la porte fut ouverte.

M. Chéri. — L'avis d'un fou est quelquefois le meilleur, tu sais.

Mme Chéri (avec douceur). — Oui, mon cœur ; sur quoi veux-tu me donner ton avis aujourd'hui ?

BEAUX-ARTS



PASSAGE DANGEREUX.— D'APRÈS AJDUKILWICZ

* LA PREMIERE SOIREE D'UNE DEBUTANTE *

Suivie sur la physionomie de la maman.



I

Elle est engagée.



II

Le riche M. Coupon est plein d'attentions pour elle.



III

Elle s'amuse à *firter* avec ce M. Sanlesou.

IV

Elle fait tapisserie depuis dix minutes.



V

Entourée d'admirateurs ; succès assuré.

L'ingénieur avare

B... est un riche campagnard connu pour sa parcimonie. Ses connaissances lui reprochent constamment son avarice, et leurs pointes l'ont presque amené au désespoir. Un jour il les invita toutes à dîner. Elles furent stupéfaites de la magnificence et du luxe du festin. On lui fit des excuses et l'avare retourna à chacun d'aussi chauds compliments.

— Maintenant, Messieurs, dit l'hôte, vous avez mis ma libéralité à l'épreuve ; permettez-moi d'éprouver votre générosité. Je sais un pauvre homme qui est en grand besoin d'un secours pécuniaire par suite de malheureuses circonstances et je me propose de faire une souscription en sa faveur. Voyez, je commence la liste en m'inscrivant pour deux piastres. Voulez-vous m'aider ?

Il est inutile de dire que chacun des convives souscrivit libéralement, aucun d'eux ne se souciait de se montrer plus serré que l'hôte. Quand celui-ci eut recueilli tout l'argent :

— Je vous remercie, Messieurs, dit-il, de votre sympathie, et maintenant je pense que nous sommes quittes, car vous avez payé pour votre plaisanterie et pour votre dîner. C'est moi qui avais besoin d'argent.

Nous ne savons ce que dirent les convives, mais il est à présumer qu'ils firent un nez !



Lastrea Goldicana

Américanisme

Un millionnaire, comme il n'en existe qu'aux Etats-Unis, se trouvait récemment en Suisse dans un grand hôtel de Lucerne. Après un séjour de quelques jours il quitta cette ville pour Zurich. En partant notre millionnaire oublia de donner, comme c'est l'usage, des pourboires aux garçons et domestiques de l'hôtel.

Ceux-ci qui s'attendaient au contraire à de fortes récompenses en furent très mécontents. Aussi, quand après quelques semaines le millionnaire revint au même hôtel, ce fut à qui le servirait le plus mal.

A table d'hôte, ayant redemandé d'un plat de haricots, le garçon lui répondit sèchement : Nous n'avons pas l'habitude de servir les plats deux fois aux clients.

— Ah ! répondit tranquillement l'Américain, et il se leva de table.

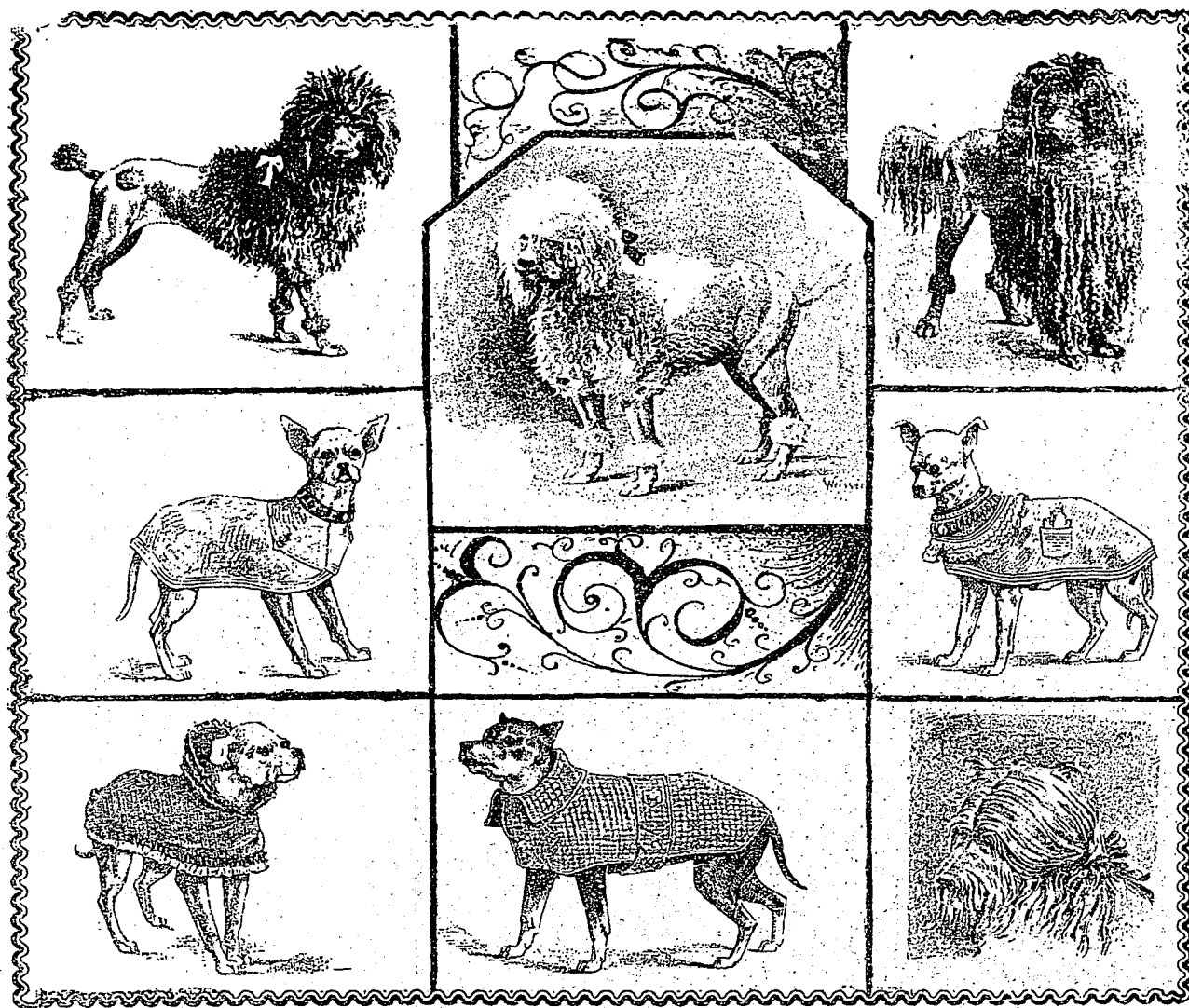
Cinq minutes après il revint, reprit sa place et appela le même garçon qui s'approcha goguenard.

— Garçon, lui dit le millionnaire, je viens d'acheter cet hôtel et comme je vois que vous ne servez pas les clients suivants leurs désirs, je vous congédie.

Il appela ensuite un autre garçon et lui dit : — Apportez-moi des haricots.



LA LEÇON DE DANSE.—D'APRÈS GARRIDO.



LA TOILETTE DE NOS TOUTOUS

Un vénérable vieillard bien connu pour son extrême bonté, rencontre un petit gamin qui pleurait à chaudes larmes à la porte d'une maison dont il ne pouvait atteindre la sonnette.

— Ne pleure plus, mon petit homme, lui dit-il, je vais sonner pour toi.

Les yeux du gamin brillèrent de joie à travers ses larmes et un beau coup de sonnette se fit entendre.

— Maintenant, dit le bambin, s'essuyant les yeux, je crois que nous ferions bien de nous tirer des pieds.

Et il se sauva.

Un instant, l'obligeant vieillard resta confondu, puis il suivit le gamin et tourna le coin à la hâte.

Une base de calcul :

Elle se leva, souriante, du fauteuil du dentiste.

— Combien vous dois-je, demanda-t-elle ?

— Trois piastres, fit le docteur.

— Etes-vous bien sûr que je vous doive cela ?

— Tout à fait sûr.

— Voyons, il me semble que c'est beaucoup. La dernière fois que je suis venue, vous ne m'avez compté que deux piastres et vous m'avez fait souffrir beaucoup plus ?

Une toilette... de lune.

Dubois se plaint de sa femme qui, dit-il, dépense trop d'argent :

— Elle est très coquette et ne manque jamais une occasion de se faire faire une nouvelle toilette. C'est à un tel point que quand je lui annonçai dernièrement que nous allions avoir dans quelques jours une superbe éclipse de lune :

— Ah ! s'est-elle écriée, et moi qui n'ai rien à me mettre.

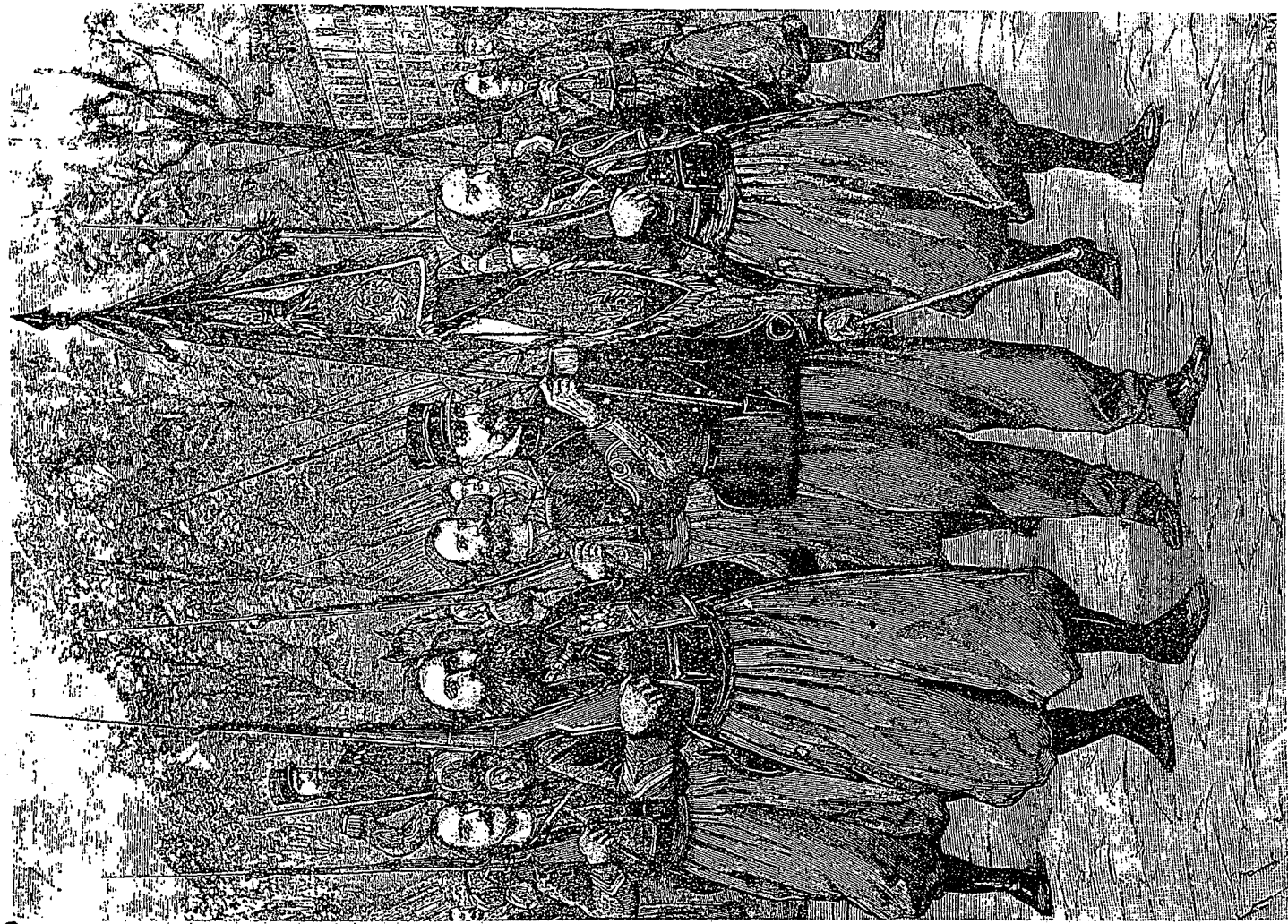
Et elle n'a fait qu'un bond jusque chez sa couturière pour se commander une robe.

Cinq heures, chez un pâtissier :

— Allons, fait maman, tirant doucement bébé par le bras, tu as assez mangé de gâteaux.

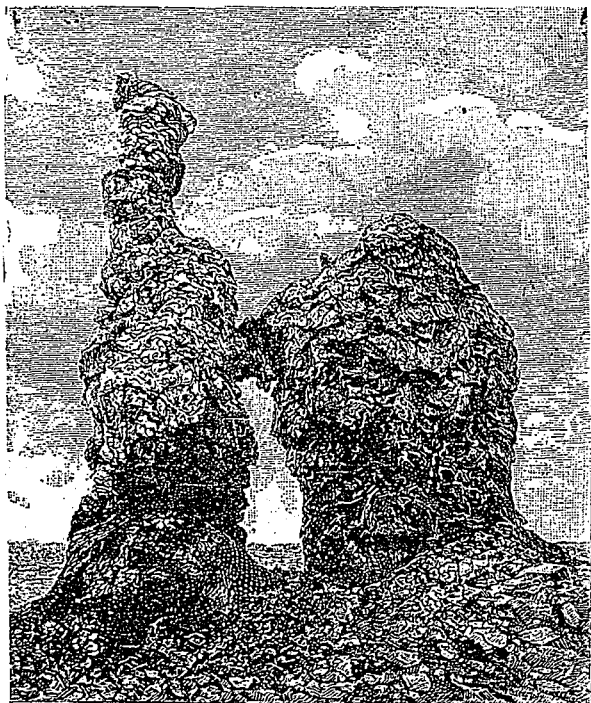
— Mais non, p'tite mère, je t'assure que j'ai pas encore mal au cœur !

LES ZOUAVES EN FRANCE



DEPART DU 3e REGIMENT — La Garde du Drapeau

HONOBULU, HAWAII



FORMATION VOLCANIQUE

Lave restée debout après le tremblement de terre de Kilawea.

PLANTES ET FLEURS

De belles plantes à feuillage ornemental ne nous font pas défaut : c'est le "Balisier canne d'Inde ;" les "Choux frisés et panachés" si décoratifs avec leurs feuilles élégamment découpées, frisées, bouillonnées, comme crispées ; "l'Echévérie glauque,"

très ornementale même lorsqu'elle a perdu ses fleurs et enfin les diverses sortes de " Ricins " aux belles feuilles découpées, d'un vert puissant.

" L'Ionopsidium acaule " est une charmante miniature de plantes aux fleurs violacées ou blanches. Elle est recommandable pour la décoration des appartements pendant l'hiver. Elle forme de très jolies petites touffes qui se couvrent de fleurs si nombreuses que le feuillage disparaît comme enseveli.

" La Primevère " cette jolie fleur qui la première lève sa petite tête dans l'herbe printanière offre une variété, " la Primevère obconique " qui est une plante ornementale de premier mérite et fleurit de novembre à mai-juin.

Les fleurs élégantes sont une précieuse ressource l'hiver pour la jardinière.

Le " Tussilage odorant " très rustique vient à peu près partout ; ses fleurs sont d'abord blanches, puis rosées, puis purpurines et exhalent une odeur délicieuse comparable à celle de " l'Héliotrope " d'où son nom vulgaire " d'Héliotrope d'hiver." Fleurit de fin novembre à janvier.

Terminons par la " Violette des quatre saisons " trop connue pour nous y arrêter.

En ce qui concerne les plantes d'appartement, peu de chose à dire. Visitez-les, enlevez les feuilles mortes, complétez la terre des pots ou des caisses, faites en un mot la toilette de ce petit monde qui va bientôt jouer son rôle soit " à votre jour," dans le salon, soit aux diners ou réceptions, sur la table, dans les antichambres, etc.

Les arrosages doivent être modérés et l'exposition à l'air ne doit se faire que s'il y a 10 degrés au moins pour les plantes d'appartements chauds, 60 pour celles d'appartements froids.



L'hon. David Mills,
sénateur.

Nous donnons cette semaine deux gravures de jolies fougères différentes : " Lastræa Goldicana " (page 260), élégante petite plante qui s'éloigne un peu du type connu, et " l'Onoclea sensibilis " (page 253), autre variété nouvelle.



JOSEPHINE A LA MALMAISON.— Où elle mourut.



GENERAL JOUBERT.— Tué à la bataille de Novi.

HISTOIRE POPULAIRE

DE

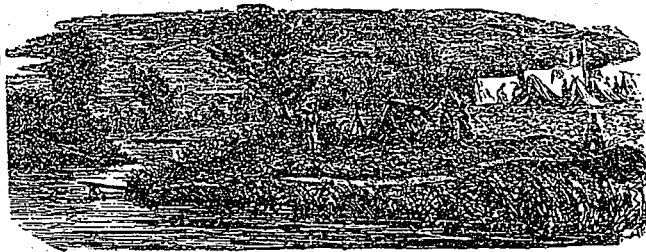
NAPOLEON 1ER

Racontée par un Vieux Soldat.

CHAPITRE XXXV

1812

Par sa coupable inaction, il a préservé de la ruine l'armée de Barclai de Tolly, séparée de celle de Bagration, divisée elle-même en deux parties, embarrassée dans un étroit défilé, d'où elle ne peut sortir qu'homme à homme. La faute de Junot et ses funestes conséquences ; le



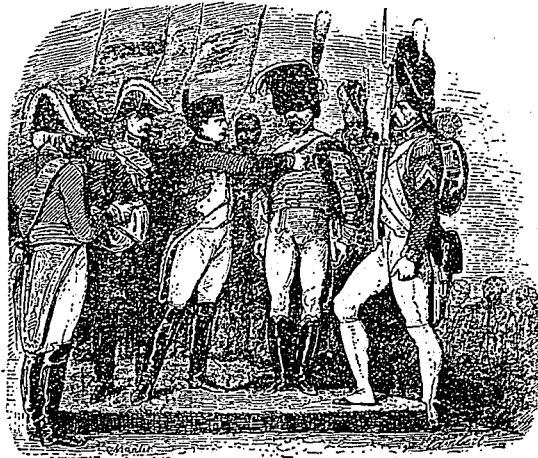
Le repos de Wilna

miracle du salut de l'armée russe ; la fatalité qui s'attache en son absence aux opérations les mieux conçues et les plus déci-ives ; la bataille générale qui recule toujours devant lui ; la mollesse du prince de Schwarzenberg à soutenir le général Reynier victorieux de Tormazoff ; en Wollynie, l'insuccès inattendu des soixante mille hommes confiés au maréchal Oudinot, contre Wirtgenstein beaucoup plus faible que nous : telles sont les idées qui poursuivent Napoléon à son retour de Valoutina.

Dans méditations profondes et voisines du dégoût s'emparent de lui et semblent devoir l'arrêter à Smolensk.

Mais tout à coup le général Gouvion Saint-Cyr a réparé les fautes ou le malheur du duc de Reggio à Polotsk, et mérité le bâton de maréchal qu'il obtient ; les nouvelles du roi de Naples, du prince d'Eckmühl, du général Grouchy, sont favorables ; les Russes, consternés, se replient en toute hâte, abandonnant leurs blessés : l'armée française va marcher en avant, malgré les murmures de la faiblesse, du découragement et les alarmes d'un certain nombre d'hommes qui, de feu dans les combats, sont de glace dans le conseil, et tremblent d'envisager d'avance les dangers ou les obstacles qu'ils affronteront tous avec le plus grand courage.

D'après de nouveaux renseignements, Napoléon met



Et vous jurez de défendre, au péril de votre vie, l'honneur du nom français, votre patrie, votre Empereur

en mouvement l'armée du prince Eugène, et part de Smolensk ; il juge qu'une bataille est devenue indispensable pour achever ses ennemis, consternés de la prise de Smolensk, et court la livrer sur la route de Moskou.

Le 29 août, nous étions à Wiasma ; nous trouvons la population fugitive et la ville incendiée : nous en arrachons aux flammes une moitié, ainsi qu'un grand nombre

d'approvisionnements. Là, on apprend que Barclai de Tolly, avant l'arrivée du feld-maréchal Kutusoff, son successeur, se dispose à tenter la fortune des armes entre Wisma et Ghjath ; mais Kutusoff, qui a pris le commandement, veut choisir une autre position, et prépare tout pour nous combattre dans celle du village de Borodino, à deux petites marches de la ville de Gdath, où Napoléon s'arrête les trois premiers jours de septembre.

Le 5, l'armée française, à deux heures, découvre toute l'armée des Russes en ordre de bataille sur une rangée de collines. La redoute importante de Schwarziua, construite en avant sur un mamelon, défendue avec acharnement par Bagration en personne, tombe devant nous, ainsi que toutes les pièces dont elle était armée : c'est le premier présage de notre triomphe. Pendant la nuit,



Après la bataille

nos troupes achèvent d'occuper leurs positions. Après quelques heures de repos sous sa tente, l'Empereur est à cheval aux premiers rayons du jour.

Au milieu de la matinée, ses reconnaissances et ses dispositions sont interrompues par deux courriers : l'un, M. de Bausset, apporte, avec des lettres de l'Impératrice, le portrait du petit roi de Rome ; Napoléon redevient père un moment. Il appelle tous les officiers de sa maison et tous les généraux qui attendent à quelque distance ses ordres, pour leur faire partager les sentiments dont son

cœur est rempli. Le second courrier, le colonel Fabvier, lui apprend la funeste issue de la bataille des Arapiles, livrée par le maréchal Marmont.

Malgré cette fatale nouvelle, Napoléon achève sa dernière reconnaissance sous la mitraille de l'ennemi, en face de Borodino. La journée se termine par les derniers préparatifs. Le lendemain 7, il sort de sa tente, et dit à ses officiers : "Voilà un beau soleil, c'est le soleil d'Austerlitz." Toute l'armée prend les armes.

Bientôt, parvenu en avant de la redoute prise par le général Compans, Napoléon met pied à terre, et l'action s'engage. Sous le feu des deux batteries, les divisions Compans et Desaix marchent sur les positions de Bagration; Poniatowski attaque par la vieille route de Smolensk; Eugène par celle de Moskou. Tout réussit d'a-



Napoléon surveille l'action sous la mitraille de l'ennemi

bord; mais Compans, Desaix et Rapp, blessés, le maréchal Davoust, renversé avec son cheval atteint d'une balle, ont compromis le premier succès; le maréchal Ney reçoit de l'Empereur, presque placé sur la ligne d'attaque, l'ordre de recommencer le combat. Le vice-roi enlève Borodino. Le même triomphe couronne la valeur des maréchaux Ney et Davoust, réunis dans le but d'emporter les redoutes de Bagration, et, malgré l'opiniâtreté de ses tentatives pour les reprendre, elles restent en notre pouvoir.

L'aile gauche des Russes n'a plus d'appui, pour s'opposer au nouveau mouvement que fait le maréchal Da-

voust; Bagration appelle Kutusoff à son secours; mais, assailli par le prince Eugène, maître de Borodino, Kutusoff n'a pu nous empêcher de forcer sa grande batterie du centre, vers laquelle il envoie incessamment des secours; et ce n'est qu'avec des efforts inouïs qu'elle parvient à rentrer dans la redoute, que le général Bonami s'obstine à défendre jusqu'au dernier soupir. Alors Kutusoff porte ses masses sur sa gauche; Napoléon, qui l'a prévu, engage ses réserves et fait avancer une batterie de quatre vingt-pièces de canon. Les Russes se précipitent pour l'attaquer. Les carabiniers de Lepaultre et de Chouars, les cuirassiers de Saint-Germain, les hussards



La rencontre de Witepsk

de Pujol et de Bruyères, s'élançant à leur tour et remportent une sanglante victoire.

Enfin l'Empereur, un moment attiré par le *hourra* de huit régiments d'Ouvaroff et de quelques milliers de cosaques de Platoff, vers le prince Eugène, s'apprête à percer la ligne de l'ennemi, qui vient d'être renouvelée pour la troisième fois. Sur notre front tonne avec fureur une artillerie immense, à laquelle répond toute l'artillerie russe: huit cents pièces de canon vomissent la mort des deux côtés dans l'espace d'une demi-lieue. A droite, Poniatowski malgré tous les obstacles; à gauche, le prince Eugène dirige trois divisions sur les parapets de la grande

redoute; au centre, l'Empereur s'avance jusqu'à la position de Semenowskié.

Longtemps impassible sous la mitraille des Russes, comme ceux-ci sous la nôtre, les soldats français vont droit à l'ennemi, qui s'ébranle à son tour. On se joint, on se charge à la baïonnette, au milieu d'une troisième mêlée plus affreuse encore que les autres. L'attaque et la résistance sont également acharnées; mais enfin, grâce aux efforts de Davoust et à l'héroïsme du maréchal Ney, notre cavalerie, conduite par Murat, peut se développer et décider l'action, en enfonçant le centre de Kutusoff.

Pendant ce temps, Montbrun s'élançait à la tête des cuirassiers, il tombe mort; Auguste Caulincourt lui succède, et pénètre par la gorge dans la grande redoute, que le prince Eugène envahit d'un autre côté. Un combat terrible se renouvelle sur ce point; il se termine par



Napoléon à la bataille de Borodino

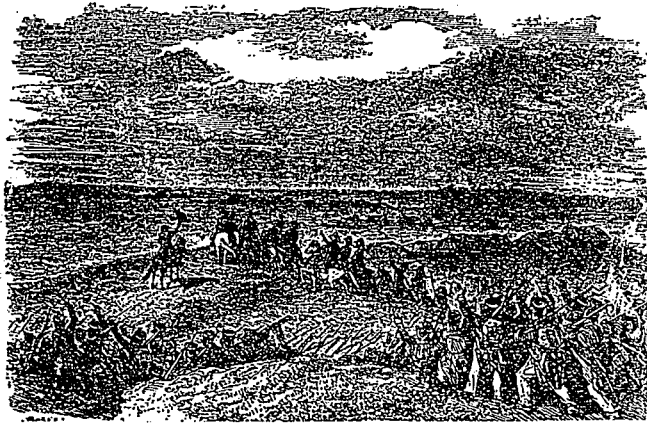
le massacre de tous les Russes; leur retraite, que presse la cavalerie de Grouchy, le brillant succès des Polonais de Poniatowski sur les troupes qui lui sont opposées, achevèrent notre triomphe: toutefois les débris de l'armée de Kutusoff s'arrêtent dans le ravin de Psarewo, et demeurent exposés au feu de nos batteries, qui causent d'effroyables ravages dans leurs rangs jusqu'à la fin du jour, et les forcent enfin de s'éloigner.

Pour achever la destruction des Russes, il eût fallu faire donner la garde et entamer un corps intact qui pouvait sauver l'armée dans un péril ou assurer la victoire dans une autre action. Une prudence si hautement

justifié par le reste de la campagne empêcha Napoléon de porter un second coup à Kutusoff.

Cette bataille, trop peu décisive, nous coûta plus de vingt mille hommes hors de combat et neuf mille tués : il n'y eut presque pas de divisions qui ne déplorât la mort d'un ou de plusieurs de ses chefs. Nous perdîmes les généraux Plauzolle, Romeuf, Marion, Bonami, Compère, Huart, Lanubère, Montbrun et Auguste Caulincourt ; un grand nombre d'officiers supérieurs furent blessés. Les Russes eurent à regretter environ cinquante mille hommes, parmi lesquels on comptait le prince Bagration, le général Koutaisoff et les deux Touthkoff.

Les Français s'emparèrent de cinquante pièces de ca-



L'arrivée devant Moskou, que les soldats regardent comme le terme de leurs souffrances

non, et firent plusieurs milliers de prisonniers. Le maréchal Ney reçut le titre de *prince de la Moskova* ; Davoust, et surtout le vice-roi, n'avaient pas moins mérité que lui ; Compans, Gérard, Morand, Caulincourt, Montbrun, Poniatow-ki et ses Polonais, enfin les généraux d'artillerie Forestier, Sorbier, Lariboisière, etc., avaient aussi puissamment contribué au succès de la journée.

Poursuivi sur la route de Moskou, Kutusoff annonça, par une vive résistance à Mojaïsk, l'intention de nous livrer une seconde bataille dans la belle position de Fili, à une demi-lieue en avant de Moskou ; mais le 14 septembre, les troupes du feld-maréchal eurent la douleur

de quitter encore cette position sans combattre, et de traverser en vaincus l'antique capitale de la Russie et le berceau de l'empire. On vit des officiers et des soldats pleurer de rage et de désespoir.

L'abandon de Smolensk, qui passait pour une lâcheté et presque pour une trahison, avait répandu le deuil et l'indignation dans tous les cœurs russes : qu'on juge de l'effet de l'évacuation de Moskou, la ville sainte, par une armée que la veille encore on disait victorieuse et par le général qui, après avoir juré par ses cheveux blancs de défendre à toute extrémité la vieille capitale des czars, la laissait à la merci de Napoléon !

Mais, chose à peine croyable, à l'instant où sa défaite le forçait, pendant la nuit qui suivit la bataille, d'ordonner la retraite pour ne pas être coupé, le lendemain de la route de Moskou, et acculé contre la Moskowa, Kutusoff ne craignait pas d'écrire aux deux généraux en chef qui relevaient de son commandement, que l'armée française avait été écrasée à Borodino ; il fit proclamer à Moskou cette nouvelle, qui allait être démentie au moment même.

Deux bulletins venus du quartier général, et publiés dans Saint-Petersbourg, portaient que les Français avaient été taillés en pièces à Mojaïsk, et la garde impériale détruite ; qu'outre cent pièces de canon restées entre ses mains, Kutusoff avait fait mille prisonniers, parmi lesquels on comptait le prince vice-roi, le maréchal Davoust et le maréchal Ney, et que l'ennemi était poursuivi par Platoff, avec trente mille Cosaques qui avaient culbuté notre cavalerie dans l'action générale. Les plus brillantes récompenses devinrent le prix, comme elles avaient été le motif, de ces mensonges, qui déshonorent à jamais le nom de Kutusoff.

Cependant son arrière-garde, serrée en queue par le roi de Naples, et menacée de flanc par le prince Eugène, courait le danger d'être prise ou détruite dans les rues de Moskou. Miloradowich, pour la sauver, proposa une suspension d'armes, déclarant qu'il mettrait le feu à la ville si l'on voulait inquiéter sa retraite ; une convention verbale lui donna la sécurité. Des hauteurs du mont du Salut, qui domine Moskou, on voyait cette grande cité, moitié orientale, moitié européenne, avec ses huit cents églises, ses mille clochers, ses coupoles dorées, étincelantes au soleil. A cet aspect, nos soldats, frappés d'étonnement et d'admiration, s'écrièrent avec transport : "Moskou ! Mo-kou !" Les chefs partagent cet enthousiasme ; Napoléon lui-même en est saisi un moment : une exclamation de bonheur lui échappe.

A deux heures, il s'arrête dans l'une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow ; le lendemain il descend au Kremlin : c'est là que, satisfait d'avoir exécuté, malgré tous les obstacles, son gigantesque projet, fier de posséder l'antique capitale de l'empire moskowitz, il contemple avec orgueil l'image de Pierre 1er. Ah ! que les désastres de Charles XII étaient alors loin de la pensée du vainqueur ! Au faite de la gloire, il touchait à une effroyable catastrophe !

Moskou avait vu partir ses habitants, désabusés des mensonges de Kutusoff par le passage de son armée fugitive, mais une partie de la population était restée. Nous avons trouvé un grand nombre de palais ouverts, avec les domestiques aux portes tout prêts à nous recevoir. Les plus riches propriétaires avaient annoncé leur prochain retour, et recommandé par écrit leurs maisons aux officiers qui les occuperaient. L'arsenal du



Moskou

Kremlin renfermait soixante mille fusils anglais, autrichiens et russes, et cent pièces de canon ; hors de la ville, de vastes bâtiments contenaient quatre cents milliers de poudre.

Moskou, encore debout et intact, nous offrait des ressources immenses et d'admirables quartiers d'hiver. Napoléon dispose tout dans sa pensée pour mettre à profit sa conquête, rétablir l'ordre dans la ville, la discipline dans son armée, et coordonner tous les éléments du nouveau système qu'il a conçu. Quelles craintes peuvent l'atteindre ? Kutusoff, battu, a trop bien senti la supériorité de l'armée française pour tenter de nous inquiéter au sein de Moskou. Si les autres généraux russes font leur jonction avec le feld-maréchal, nous

comptons derrière nous deux cent soixante mille hommes échelonnés de manière à venir successivement renforcer la grande armée.

D'ailleurs, le caractère d'Alexandre, que Napoléon croit avoir bien pénétré, et ce fut son erreur depuis Tilsitt, lui donne l'espérance de la paix au printemps. De leur côté, les soldats, qui avaient regardé Moskou comme le terme de leurs souffrances et le but de leurs travaux, remplis d'une confiance sans bornes pour le grand capitaine qui semblait jusqu'alors avoir toujours commandé à la fortune, se reposaient avec un plaisir mêlé d'orgueil, entourés des magnificences de la ville des czars. Autour de nous tout respirait l'espoir, le calme et la sécurité.

Mais le gouverneur même de Moskou, Rostopchin, émule de cette politique britannique à laquelle nul



Soudain, des malfaiteurs sortis des cachots, portent la flamme de maison en maison

crime ne coûte pour la ruine de ses ennemis, avait fait fabriquer des fusées, des étoupes soufrées et goudronnées. Soudain, à un signal donné, un affreux incendie éclate ; une multitude de malfaiteurs dont on a ouvert les cachots se répandent de tous côtés ; armés de torches, ils portent le ravage et la flamme de maison en maison, de palais en palais. Les efforts de la garde impériale ont peine à sauver un quartier qui renferme l'hôpital des Enfants-Trouvés.

Toutes les pompes ont disparu par les ordres de Rostopchin. Moskou tout entier présente l'image d'une vaste fournaise ; au dessus de cette ville un océan de feu vomit des tourbillons de fumée et d'énormes débris

avec un bruit horrible. Les flammes s'élançant, et des milliers d'incendies partiels accroissent sans cesse l'incendie général, auquel le souffle des vents opposés communique les mouvements contraires et les fureurs d'un ouragan. Quel spectacle pour Napoléon ! avec quelle douleur il sent l'impuissance de sa volonté contre un tel désastre ! Il conçoit d'autant moins cette détermination sans exemple, que jamais semblable barbarie ne fût entrée dans sa pensée, même quand il eût fallu acheter au prix de la ruine de Moskou l'empire du monde.

L'armée, qui s'est épuisée en efforts inutiles pour sauver sa conquête, tombe dans la stupeur. Au milieu de cette tempête, les exécrables instruments du gouver-

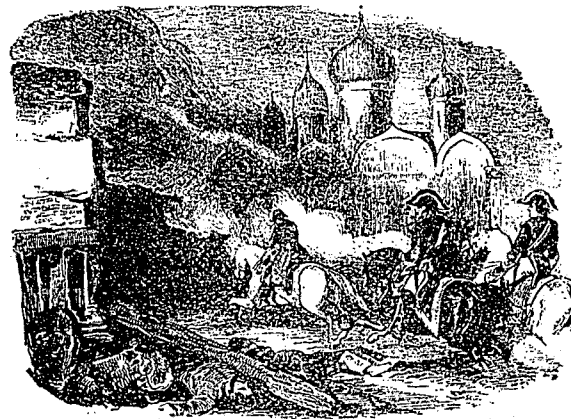


Bataille de la Moskowa

neur sont saisis ; Napoléon les interroge lui-même : ils avouent hautement leur crime, et sont fiers d'avoir obéi aux ordres de Rostopchin ; jugés par une commission militaire, et fusillés sur l'heure, leurs cadavres disparaissent dans le gouffre de flammes qu'ils ont allumé.

Tandis que l'incendie dévorait Moskou, le Kremlin, environné de hautes murailles, paraissait à l'abri de toute atteinte ; mais les flammèches qui tombaient dans la cour de l'arsenal, les brandons enflammés qui volaient de toutes parts, pouvaient causer l'explosion des caissons de la garde. Déjà deux fois le feu avait été mis à la forteresse ; la nuit approche, le vent redouble avec violence, chaque instant ajoute à l'intensité du mal, et diminue les chances de salut.

Vaincu par les instances et les supplications de ses principaux officiers, Napoléon consent avec peine à quitter ce fatal séjour, où la grandeur même du danger semblait le retenir par une espèce de puissance qui n'agit que sur des hommes d'une trempe comme la sienne et qui n'aime à reculer devant aucun obstacle. Un chemin brûlant le conduit au château impérial de Petrowskoï, au milieu des cantonnements du prince Eugène. C'est-là que, voyant Moskou lui échapper, il conçoit le projet de marcher sur Saint-Pétersbourg en effectuant sa retraite sur la basse Dwina, et en donnant



Moskou tout entier présente l'image d'une vaste fournaise

la main aux armées du maréchal Gouvion Saint-Cyr, des ducs de Tarente et de Bellune.

Des obstacles invincibles le détournent de ce projet. Il rentre au Kremlin le 18 septembre.

Moskou, malgré sa destruction, pouvait encore faire vivre l'armée dans une certaine abondance : on avait sauvé plusieurs grands magasins particuliers : les caves, pour la plupart, étaient restées intactes, les nombreux jardins étaient remplis de légumes. Napoléon appliqua tous ses soins à établir l'ordre dans l'emploi de toutes ces ressources devenues d'un prix inestimable. D'ailleurs il a mis toute son espérance à attendre la paix à Moskou. Fatale illusion ! l'incendie de Moskou disait assez qu'il n'y avait point de terrain en Russie pour la

paix. Alexandre l'avait déclaré. Napoléon ne se souvenait que de l'Alexandre de Tilsitt et d'Erfurt, et il espérait encore le retour de ces souvenirs, malgré l'incendie de Moskou.

Un incident vint bientôt lui offrir une occasion de sonder les dispositions du czar. La maison des Enfants-Trouvés, placée sous la protection spéciale de l'impératrice mère, avait été préservée des flammes. Admis devant l'Empereur, le directeur de l'établissement demanda la permission d'adresser son rapport à l'impératrice, dans lequel il fut autorisé à glisser des ouvertures de paix. Une autre tentative plus directe fut faite aussi par Napoléon dans une lettre à l'empereur Alexandre, remise entre les mains de M. Jakowleff, qui partit le 24 septembre pour Saint-Pétersbourg, en assurant qu'il parviendrait jusqu'au czar.

(à suivre.)

LE PONT DU DIABLE

Au fond du port de Boulogne il y avait un petit pont en bois qu'on appelait le *Pont de service*. Le magasin des poudres, des gargousses et des cartouches était derrière, et renfermait d'immenses munitions. La retraite battue, on ne passait plus sur ce pont sans donner le mot d'ordre à la seconde sentinelle, car la première sentinelle laissait toujours passer, mais elle ne laissait jamais revenir.

Ainsi, un individu venant à oublier le mot d'ordre, une fois sur ce pont, auquel les troupes de terre avaient donné le nom de *Pont du Diable*, c'était fait de lui : il était repoussé par le second factionnaire sur le premier, et celui-ci avait l'ordre de passer sa baïonnette au travers du corps de quiconque se serait engagé dans ce passage dangereux sans pouvoir répondre au *qui vive* de la dernière sentinelle.

Ces précautions si rigoureuses étaient devenues nécessaires à cause du voisinage de la poudrière, qu'une étincelle eût fait sauter, ainsi que la ville et les deux camps. La nuit, on fermait l'entrée du port, du côté de la mer, par une énorme chaîne. Du côté de la terre, les quais étaient garnis de factionnaires placés à quinze pas de distance les uns des autres, qui criaient de quart d'heure en quart d'heure : *Sentinelle, prenez garde à vous !* . . .

Et les soldats de marine juchés dans les huniers ré-

pondaient à ce cri par celui de *bon quart !* . . . qu'ils mettaient une sorte d'amour-propre à prononcer d'une voix trainante et sinistre. Rien alors n'était plus monotone que ce roulement continu d'avertissements et de voix, que le calme de la nuit rendait plus triste encore.

UNE ATTAQUE DE NELSON

Il était trois heures de l'après-midi, lorsque tout à coup le fracas d'une artillerie formidable se fait entendre : c'est Nelson ! L'amiral anglais a aperçu distincte-



Quel spectacle pour Napoléon !

ment l'Empereur, accompagné de tout l'état major de la marine, sur les côtes : *Buonaparte est à Boulogne !* a-t-il été dit à ses capitaines.

Il a sur le cœur l'échec que Bruix lui a déjà fait essayer ; il veut le réparer et tenter de nouveau le sort des armes. Nelson s'imagine cette fois que pour forcer notre flotte à se resserrer dans le port, afin de l'entasser pour la mieux incendier, il lui suffira du vaisseau-amiral, de quatre frégates, de trois bricks et de quelques bombards avec des brûlots.

C'est dans cette persuasion que le vaisseau qu'il monte vient de lâcher sa première bordée ; mais notre artille-

rie lui répond aussitôt, et le combat s'engage avec une égale ardeur de part et d'autre.

A ce bruit, Napoléon est sorti précipitamment de la baraque, il a appelé ses aides-de-camp :

— Mon cheval, Messieurs ! mon cheval ! Il nous faut aller voir cela.

Rapp court aux écuries ; mais un malheureux hasard veut que Jardin, premier piqueur, ne s'y trouve pas pour seller. Le palefrenier qui le remplace n'ayant pas mis au cheval de l'Empereur sa bride accoutumée, l'animal recule, se cabre, et finit par désarçonner son cavalier, qui se relève et applique un vigoureux coup de cravache sur le tête du cheval, en disant :

— Eh bien ! j'irai à pied ! . . .

Les aides-de-camp de Napoléon remettent leur chevaux aux mains des piqueurs et accompagnent l'Empereur, qui traverse le quartier-général, où tout est en mouvement, impatient d'observer de près les manœuvres d'attaque et les moyens de défense. Il est bientôt rejoint par l'amiral Bruix et une partie de son état-major.

En ce moment les cinq cents bouches à feu de nos chaloupes canonnières commencent à jouer sur l'ennemi, indépendamment de toutes les batteries des forts. Chaque bouche à feu tire environ deux coups à la minute. Le vaisseau-amiral, les frégates et les bricks y répondent en lâchant toutes leurs bordées : c'est un vacarme tel qu'on s'entend à peine en se parlant ; on ne se voit guère mieux, parce que le vent de mer chasse la fumée du canon sur le rivage. On sent la terre trembler sous ses pas ; le ciel n'est qu'un épais brouillard rouge et bleu.

Suivi seulement de l'amiral et de quelques-uns de ses officiers, l'Empereur se jette dans un canot que d'habiles marins de la garde manœuvrent, et se fait porter à force de rames au milieu des bâtiments qui forment la ligne d'emboisement, et affrontant une grêle de boulets qui se croisent en tous sens ; il parcourt ainsi toute la ligne. Arrivé près de la tour de Croix :

— Amiral ! dit-il à Bruix, il faut doubler le fort.

Bruix, effrayé des dangers auxquels l'Empereur s'est exposé déjà et de l'inutile péril qu'il veut courir encore, lui représente en termes respectueux toute l'imprudence de cette manœuvre. Napoléon, impatient, n'a pas eu l'air de l'écouter, et s'adressant aux marins :

— Tout droit, vous dis-je !

— Sire, ajoute Bruix, que gagnerons-nous à doubler le fort ? rien que des boulets !

—Eh bien ! monsieur l'amiral, répond Napoléon d'un ton sardonique, c'est déjà quelque chose. Mais bah !.. Les boulets ne sont que pour ceux qui en ont peur.

—Sire, je puis assurer à Votre Majesté qu'en tournant le fort elle arrivera plus vite que si elle le doublait.

—Messieurs les marins, continuez de ramer dans cette direction, reprend l'Empereur.

Au risque d'encourir une disgrâce complète, Bruix don-



Napoléon feuilletait et refeilletait le mémoire de l'ingénieur Fulton

ne l'ordre contraire, en faisant, avec la main, un signal d'arrêt.

—Marins de *ma* garde, obéissez à votre Empereur s'écrie d'une voix terrible Napoléon, qui a deviné le signal de l'amiral.

—Marins de *la* garde, je vous le défends ! reprend Bruix avec une pose vraiment sublime en agitant au-dessus de sa tête son bâton de commandant. En même temps il jette un regard superbe à Napoléon en ajoutant : Je suis ici sur mon terrain ! Les marins sont à moi ! Ils n'ont d'ordres à recevoir que de moi ! Encore une fois, marins de la garde, obéissez à votre amiral !

Les marins restent indécis. Ils ne savent auquel

de ces deux maîtres ils doivent obéir. Bruix a remarqué cette hésitation, il reprend avec une colère qu'il ne cherche point à dissimuler :

—Pressez le mouvement et ensemble ! . . . Ou, sinon, le premier de vous à qui je vois la rame haute, je le fais fusiller au retour comme un traître !

A l'instant même, le canot fila et tourna la tour de Croix comme la faible ablette évite la gueule du brochet. Obligé d'en passer par là, Napoléon avait brusquement tourné le dos à l'amiral, et, les bras croisés sur la poitrine, sifflait entre ses dents en regardant fixement devant lui.

A peine le canot avait-il nagé dix brasses, qu'une embarcation de munitions qui doublait la tour de Croix est criblée par les boulets et coule bas ; son pavillon flotte un instant sur la mer, puis disparaît en ne laissant à sa place qu'un vaste entonnoir où l'eau se précipite en bouillonnant.

—Eh bien ! Sire ? s'écrie Bruix en regardant l'Empereur.

Napoléon avait éprouvé comme un mouvement de vive contrariété ; il continua de siffler, sans même regarder Bruix. Le reste de cette dangereuse promenade se fit sans accident. Arrivé au petit port de Wimereux, Napoléon, sans adresser la parole à l'amiral, qui, chapeau bas, lui présentait le bras pour l'aider à passer du canot à terre, s'élança sur le rivage sans le secours de personne. Le combat durait toujours.

Du rivage de Boulogne, le soir à dix heures, l'œil embrassait le spectacle le plus imposant et le plus terrible qu'on pût voir. Dans cette obscurité, les bombes et les boulets, qui se croisaient en tous sens, formaient, au-dessus du port et de la ville, comme un immense berceau de feu.

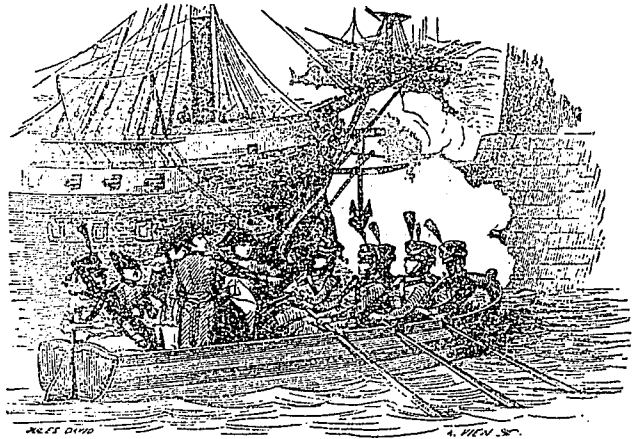
Les détonations continuelles de toute cette artillerie, que les échos des falaises rendaient plus effrayantes encore, produisaient un fracas dont rien ne peut donner l'idée. Et cependant, chose singulière ! personne dans la ville n'avait peur, tant les paisibles habitants s'étaient familiarisés avec les scènes de ce genre ; à force de vivre avec des soldats, l'insouciance militaire les avait gagnés eux-mêmes.

Ce jour-là, on joua, on dansa, on rit comme on le fait habituellement, mais ce fut au bruit du canon. Les hommes allèrent à leurs affaires, les femmes s'occupèrent de leur ménage, les jeunes filles pensèrent à leurs amours. Dans aucune maison l'heure de dîner ne fut reculée d'un instant, et après dîner on se rendit sur les

falaises pour voir le combat de plus près, comme à Paris on se fût rendu à la représentation d'un bruyant mélodrame du Cirque Franconi.

Cependant les résultats de la tentative de Nelson ne répondirent pas à son attente : l'effet de son artillerie et de ses bombes fut à peu près nul. Il ne put même parvenir à ébranler notre ligne d'embossage. Un bateau plat, une chaloupe canonnière et l'embarcation que nous avons vue s'engager imprudemment sous le vent de la tour de Croix, furent coulés à fond.

A onze heures du soir la position de Nelson, bien loin d'être inquiétante pour nous, devint extrêmement



Marins de *ma* garde, obéissez à votre Empereur, s'écrie d'une voix terrible Napoléon

périlleuse pour lui ; aussi ramena-t-il son escadre dans les ports du Margate et de Deal.

C'était la seconde fois que son orgueil était humilié ; il dissimula l'affront fait à son pavillon en prétendant que cette seconde tentative n'était qu'une *simple reconnaissance* ; mais les Anglais rendirent plus que justice à la belle conduite des Français, et le parlement ne vit dans les présomptueuses promesses de l'amiral "que l'acte d'une déplorable témérité et un grand mépris pour la vie des hommes." La nation anglaise fut même étonnée du ton modeste avec lequel le gouvernement français rendit compte de l'événement.

— LA MODE —



TOILETTE DE VILLE



Petit manteau pour petit garçon de 16 à 20 mois.

TOILETTE DE VILLE

Costume de croisé vert bouteille. La jupe s'ouvre de chaque côté du tablier sur un panneau de taffetas quadrillé fond bleu marine et rayures rouges. Les boutons forment garniture près de la taille. Le corsage est garni sur la doublure de panneaux de taffetas sur lesquels se drapent deux bandes taillées de biais et garnies de boutons. Ceinture en ruban de soie noir. Cravate en taffetas écossais. Manche ordinaire fermée par des boutons. Chapeau de velours noir, garni de plume de coq.

MATÉRIAUX. — 7 verges de croisé ; 2½ verges de taffetas ; 1½ verges de ruban de satin

JACQUETTE DE VILLE

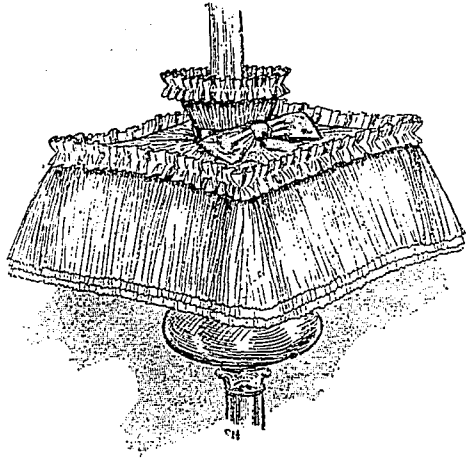
La forme est celle du paletot sac : les devants sont légèrement croisés, avec deux boutons. Deux grands revers, d'une coupe originale, s'étalent sur la poitrine. Le dot est droit. Le col se découpe en créneaux, et la manche, de coupe ordinaire, est découpée comme le col. Chapeau de velours noir,



JACQUETTE DE VILLE

avec calotte de feutre blanc recouverte de petits rubans de velours, pouf de plumes et chou de comète sur le côté.





Abat-jour

ABAT-JOUR

Voici le moment de faire de jolis abat-jour pour les réceptions d'hiver. Nous en donnons aujourd'hui un charmant modèle simple, facile à faire, peu coûteux et en même temps très élégant.

La dimension des abat-jour variant selon les lampes, on ne peut donner des mesures déterminées, mais avec un peu d'adresse, un peu d'habitude et notre croquis sous les yeux vous pourrez parfaitement l'exécuter.

La carcasse que vous achetez toute faite est pour ainsi dire carrée et chaque côté légèrement creusé.

Préparez d'abord une bande de soie mince, florence ou autre pour faire le volant ; cette bande aura comme congueur une fois et demie le tour de la carcasse ; à l'endroit le plus large, faites-la découper d'un côté en fines dents rondes.

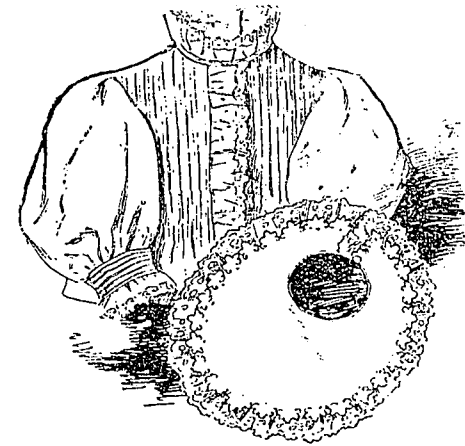
Vous taillerez dans de la tarlatane deux bandes un peu plus courtes que celle en soie et ayant comme longueur trois fois la circonférence de la carcasse ; faites-les également découper, plissez-les très fin et repassez-les de façon à conserver les plis de haut en bas.

Cousez les deux bandes ainsi préparées sur le volant de soie légèrement froncé. (à suivre).



Robe pour fillette de 9 ans.

C'est une robe droite, avec petit dépassant de velours. Elle est en vigogne naturelle, boutonnée dans le milieu du devant jusqu'au bas de la taille. Les manches sont bouffantes dans le haut et collantes au bas. Des dessus et une étole de peluche loutre avec grand col fermé dans le dos. Le devant forme un plastron avec deux pans. Il est garni de brandebourgs avec olives en passementerie loutre. Col roulé en pluche. Chapeau de feu tre beige, garni d'une draperie de velours loutre.



Chemisette et bavoir.

I. — CHEMISSETTE MOUSSELINE. Le devant et le dos sont plissés ; un jabot de mousseline bordé d'une petite valenciennes cache le boutonnage ; volant de mousseline garni de valenciennes formant collerette ; manche droite, terminée par un petit poignet de plis et un volant avec dentelle.

MATERIAUX : 2 verges de mousseline ; 4 verges de dentelle.

II. — BAVOIR EN PIQUE BLANC, d'une très jolie coupe, brodé sur tout son contour et garni d'une dentelle.

MATERIAUX : $\frac{3}{4}$ de verge de piqué ; 2 verges de dentelle.

PETIT MANTEAU POUR PETIT GARÇON de 16 à 20 mois.

Il est en peau de soie blanche. Les devants sont croisés, avec double rang de boutons de nacre. Le dos est cintré par une couture dans le haut et s'ouvre à la jupe en forme de deux gros plis ronds. Pélerine montée avec fronces sur les épaules. Grand col à revers. Manche à coude. La garniture est faite d'une guirlande appliquée en belle broderie Colbert.

MATERIAUX : 6 verges de peau de soie ; 4 verges de guirlande de broderie.

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

SECONDE ÉPOQUE

Le récit est continué par Marian
Halcombe.

V

« En vous assurant, en toute sincérité, de la bonne volonté que je mettrais, le cas échéant, à vous donner toute aide ou tout conseil dont vous pourriez avoir besoin, je demeure, madame, votre très-humble serviteur.

« WILLIAM KYRLE. »

Je lus avec une vraie reconnaissance cette lettre si bonne et si sensée. Elle fournissait à Laura, pour refuser ou ajourner sa signature, une raison irréfutable et que nous pouvions comprendre toutes les deux. Le messenger attendait près de moi, pendant cette lecture, pour recevoir mes ordres quand elle serait terminée.

—Serez-vous assez bon pour dire que j'ai fort bien compris ce que l'on m'écrit, et que je suis très obligée à la personne qui vous envoie. Il n'est besoin, quant à présent, d'aucune autre réponse...

Juste au moment où je prononçais ces mots, tenant encore à la main ma lettre ouverte, le comte Fosco débouchait à l'angle du petit chemin, le plus proche de la grande route, et il parut devant moi tout à coup, comme s'il était sorti de terre.

La soudaineté de sa venue, dans le der-

nier endroit du monde où je me fusse attendue à le voir, me prit complètement au dépourvu. Le messenger me souhaita le bonjour et remonta dans son cabriolet. Je ne trouvai pas un mot à lui dire, — je ne pus même lui rendre son salut. La conviction que j'étais déjà déconvertie, — et par cet homme, encore, — m'avait littéralement pétrifiée.

—Est-ce que vous retournez au château, miss Halcombe? me demanda-t-il sans témoigner de son côté la moindre surprise, et sans même regarder le cabriolet qui s'éloigna tandis que le comte m'adressait la parole.

Je me remis assez pour lui répondre par un signe affirmatif.

—Eh bien ! j'y retourne aussi, me dit-il, accordez-moi, je vous prie, la faveur de vous accompagner... Voulez-vous accepter mon bras?... Vous semblez émerveillée de me voir ?

Je pris le bras qu'il m'offrait ainsi. Parmi les idées que son apparition avait mises en fuite, la première qui me revint fut celle qui m'avertissait de ne jamais, à aucun prix, encourir la haine de cet homme.

—Vous semblez surprise de me voir? répéta-t-il, avec la calme obstination qui lui était propre.

—Je croyais, comte, vous avoir entendu, dans la salle à manger, jouant avec vos oiseaux, lui répondis-je aussi tranquillement, aussi posément que je pus le faire.

—C'est vrai. Mais, voyez-vous, chère lady, mes petits enfants emplumés ne ressemblent que trop à leurs collègues d'une autre race. Ils ont leurs jours de perversité, et ce matin en commençait un. Ma femme est entrée au moment où je les remettais dans leur cage et m'a conté qu'elle venait de vous quitter, partant seule pour la promenade. Vous le lui aviez dit, n'est-il pas vrai ?

—Certainement.

—Eh bien ! miss Halcombe, le plaisir

de vous accompagner s'est trouvé pour moi une tentation irrésistible... A mon âge, n'est-ce pas, les aveux de cette espèce doivent être permis?... J'ai donc pris mon chapeau et suis venu m'offrir à vous pour escorte. On a beau être vieux et pesant comme Fosco, cette escorte-là vaut encore mieux que rien, n'est-il pas vrai? Je me suis trompé de route; — je m'en revenais, au désespoir; — et me voici (puis-je m'exprimer de la sorte?) parvenu au comble de mes vœux...

Il continua sur le même ton, surabondamment fleuri, de manière à ne m'imposer aucun autre effort que celui de ne pas lui rire au nez. Du reste, pas la moindre allusion, même la plus éloignée, à ce qu'il venait de voir sur le petit chemin, ou à la lettre que je tenais encore. Cette discrétion, de mauvais augure, servit à me convaincre qu'il devait avoir surpris, par les moyens les moins avouables, le secret de la démarche que j'avais tentée, dans l'intérêt de Laura, auprès du "solicitor" de la famille, et qu'après s'être assuré de la voie par laquelle j'avais secrètement reçu la réponse de ce dernier, sachant désormais tout ce qu'il voulait savoir, il ne travaillait plus qu'à dissiper les soupçons que sa conduite, il le sentait bien, n'avait pu manquer de faire naître dans mon esprit.

Je fus assez sage, en de telles circonstances, pour ne pas essayer de le tromper par des explications plus ou moins plausibles, — et assez femme, — nonobstant la peur qu'il me faisait, — pour sentir comme souillée la main que j'appuyais à son bras.

Sur la grande allée sablée qui passait devant la maison, nous rencontrâmes le "dog cart", en route déjà du côté des remises. Sir Percival venait d'arriver. Il nous accueillit à la porte du château. Quels que fussent les autres résultats de son voyage, il ne me parut pas en avoir rapporté une humeur moins farouche.

—Oh ! oh !.. en voici toujours deux,

dit-il d'un air renfrogné. Que veut dire cet abandon où reste le château? Qu'est donc devenue lady Glyde?..

Je lui racontai la perte de la broche, ajoutant que Laura était allée la chercher dans les plantations.

—Broche ou non, — grommela-t-il, toujours maussade, — je la prierai de ne pas oublier le rendez-vous que je lui ai donné dans la bibliothèque pour cette après-midi. Je compte l'y trouver d'ici à une demi-heure...

Je retirai ma main passée au bras du comte, et montai lentement les degrés du perron. Il m'honora d'une de ses plus magnifiques révérences, et s'adressant ensuite gaiement au maître de la maison, qui continuait à faire la moue :

—Eh bien, Percival? dit-il, la tournée a-t-elle été bonne? Et votre jolie "Brown-Molly", cette bête si luisante, nous revient-elle très-fatiguée

—Au diable Brown-Molly, et au diable la tournée!.. C'est mon lunch dont j'ai besoin.

—Et moi, Percival, répondit le comte, j'ai besoin d'avoir avec vous, tout d'abord, cinq minutes d'entretien. Cinq minutes d'entretien, mon bon ami, sur le gazon que voilà.

—Et à propos?..

—A propos d'affaires qui vous concernent particulièrement.

J'avais assez ralenti le pas, en traversant la double entrée du vestibule, pour entendre cet échange de paroles, et pour voir sir Percival fourrer ses mains dans ses poches avec un air d'hésitation malveillante.

—Si vous voulez m'assommer encore de vos infernaux scrupules, dit-il à son ami, ne comptez pas sur moi pour m'amuser à vous les entendre développer... C'est mon lunch dont j'ai affaire!

—Venez par ici causer avec moi répéta le comte, toujours parfaitement impassible, et dont les plus grossières paroles ne pouvaient déranger le sangfroid.

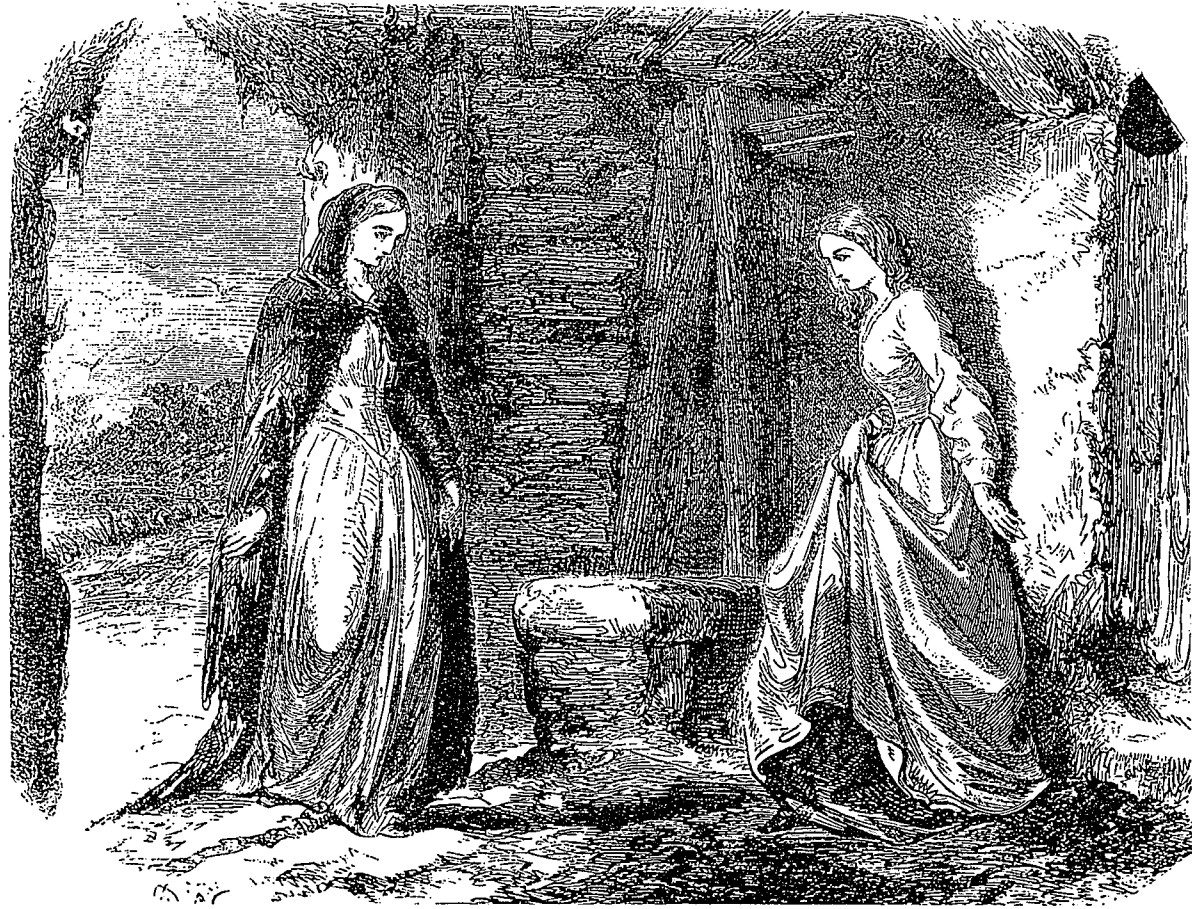
Sir Percival descendit le perron. Le comte le prit par-dessous le bras, et l'entraîna doucement. Je ne doutais pas que l'affaire dont il était question n'eût trait à la signature demandée. Ils parlaient certainement de Laura et de moi. Je me sentais faiblir sous l'inquiétude, et j'avais le cœur serré. Peut-être était-il fort essentiel, pour toutes deux, que nous vinssions à savoir ce que, dans ce moment-là même, ils se disaient l'un à l'autre. Or, de leur conversation, il était bien impossible que je saisisse un seul mot.

J'errai par la maison, de chambre en chambre, portant sur moi, bien cachée, la lettre de l'avocat (je ne l'aurais pas crue en sûreté, dans un moment pareil, même sous une triple serrure), et cela jusqu'à ce que le doute qui m'écrasait m'eût à moitié rendue folle. Rien n'annonçait que Laura fût rentrée, et je pensais à sortir pour voir ce qu'elle devenait. Mais j'étais tellement épuisée par les épreuves et les inquiétudes du matin, que la chaleur du jour se trouva trop forte pour moi ; et, après un vain essai pour gagner la porte du château, je me vis contrainte de retourner au salon, et de m'étendre sur le premier sofa venu, pour tâcher de me remettre un peu.

Je commençais à me calmer quand la porte s'ouvrit doucement, et le comte y passa la tête.

— Mille pardons, miss Halcombe ! disait-il, je ne me permettrais pas de vous déranger, si je n'étais porteur de bonnes nouvelles. Percival, — qui met du caprice en toutes choses, comme vous savez, — a jugé bon de changer d'avis au dernier moment ; et, jusqu'à nouvel ordre, l'affaire de la signature est mise de côté. Grand soulagement pour nous tous, miss Halcombe, ainsi que je m'en assure avec plaisir en vous regardant. Veuillez, quand vous mentionnerez à lady Glyde ce changement si heureux, lui offrir, en même temps, mes félicitations et mes respects....

Là-dessus, il me quitta, non remise en-



Je vis une femme debout sur le seuil. (page 277)

core de mon étonnement. On ne pouvait douter que cette modification extraordinaire dans les volontés de sir Percival au sujet de la signature, ne fût due à l'influence de cet homme ; et que la double découverte qu'il avait faite, — tant de ma

lettre d'hier que de la réponse reçue par moi, aujourd'hui, — ne lui eût fourni les moyens d'intervenir avec un succès assuré.

Tout ceci, je le sentais ; mais mon esprit semblait participer à l'épuisement de mon corps, et je n'étais nullement en état de

réfléchir assez sur ces vagues impressions pour en tirer quelque chose d'utile, soit au présent si rempli d'incertitudes, soit à l'avenir chargé de menaces.

Le repos qui avait envahi la maison, et le bourdonnement en sourdine des insectes

tes d'été qui m'arrivait par la fenêtre ouverte, apportèrent quelque adoucissement à la fièvre qui m'agitait. Mes yeux se fermaient d'eux-mêmes, et je passai par degrés dans un état bizarre, qui n'était pas la veille, — car je ne savais rien de ce qui se passait autour de moi, — et qui n'était pas le sommeil, car j'avais conscience du repos où je demeurais plongée. En cette condition, mon intelligence enfiévrée prit, pour ainsi dire, la clé des champs, tandis que la lassitude de mon pauvre corps le tenait forcément au repos, et par une sorte d'hallucination, de rêve tout éveillé, de chimère, — je ne sais vraiment quel nom donner à ceci, — je vis apparaître devant moi Walter Hartright.

Depuis mon réveil, ce jour-là, je n'avais pas songé à lui ; Laura ne m'avait pas dit un seul mot qui, directement ou indirectement, eût pu me le rappeler, — et pourtant, je le voyais là, devant moi, aussi distinctement que si les jours passés fussent revenus, et que si nous étions encore réunis, tous les deux, à Limmeridge House.

Il m'apparut parmi un grand nombre d'autres hommes dont je ne pouvais clairement discerner les traits. Tous étaient étendus sur les degrés d'un vaste temple en ruine. La végétation colossale des tropiques, — troncs énormes, chargés de lianes infinies, et parmi leurs feuillages, leurs tiges mêlées, de hideuses idoles de pierre, faisant briller au soleil leurs masques grimaçants, — enveloppait le temple, dérobaît l'azur du ciel, et jetait une ombre sinistre sur ces groupes d'hommes perdus dans le désert et entassés sur les marches de granit.

Du sol échauffé s'élevaient, en déroulant silencieusement leurs anneaux entrelacés, de blanches exhalaisons ; pareilles à des nuages de fumée, elles se glissaient en muettes guirlandes vers ces hommes endormis ; à mesure que l'un d'eux en était effleuré, on le voyait se raidir et demeurer sans vie à la place même où il

s'était couché. Un élan de terreur et de pitié pour Walter délia subitement ma langue, et je le suppliai d'éviter ce destin : — Revenez, revenez ! disais-je. Rappelez-vous "qu'elle" a, que "j'ai" aussi votre promesse ! Revenez-nous avant que la peste ne vous frappe et ne vous étende mort comme les autres !

Il me regarda, la physionomie empreinte d'un calme surhumain : — Attendez, disait-il. Je reviendrai. Cette nuit où je rencontrai sur le grand chemin la femme égarée, cette nuit a marqué ma vie comme devant être l'instrument d'un dessein encore voilé. Perdu, ici, dans le désert, ou bien revenu, là-bas, sur la terre natale, je n'en suivrai pas moins la route sombre qui me conduit, ainsi que vous, ainsi que la sœur de votre amour et du mien, à la rétribution inconnue, au but inévitable. Attendez et voyez ! La peste qui touche les autres ne "me" touchera pas.

Je le revis. Il était encore dans la forêt, et ses compagnons de périls étaient réduits à un fort petit nombre. Le temple, les idoles, avaient disparu. A leur place parmi les arbres, on voyait tapis, comme pour un meurtre, je ne sais quels nains à peau brune, l'arc en main, la flèche sur la corde. Une fois encore je craignis pour Walter, et criai, le mettant sur ses gardes. Une fois encore, il tourna vers moi sa figure empreinte d'un immuable calme : — C'est, disait-il, un pas de plus sur la route sombre. Attendez et voyez ! Les flèches qui frappent les autres passeront à côté de "moi."

Pour la troisième fois, je le vis sur un vaisseau naufragé dont la quille était prise dans les sables d'un récif désert. Les chaloupes chargées de monde s'éloignaient de lui, ramant vers la côte ; lui seul restait à bord, destiné à périr avec le vaisseau submergé. Je lui criai de hélér la barque la moins éloignée, et de faire un dernier effort pour sauver sa vie. Le calme visage me jeta un regard, et la voix, que nulle émotion ne troublait, me ren-

voya cette réponse, toujours la même : — Encore un pas en avant. Attendez et voyez ! La mer, qui va noyer les autres, m'épargnera, "moi."

Je la vis pour la dernière fois. Il était agenouillé près d'un tombeau de marbre blanc, et l'ombre d'une femme voilée, s'élevant de dessous la pierre funèbre, était venue se placer près de lui. Le calme surhumain de son visage s'était changé en une douleur surhumaine. Mais l'assurance effrayante de ses paroles restait la même : — De plus en plus sombre, disait-il ; en avant, toujours en avant ! La mort enlève les braves, les belles, les jeunes, — et la mort m'épargne. La peste qui corrompt, la flèche qui frappe, la mer qui noie, la tombe qui se referme sur l'amour et l'espérance sont autant de pas de plus, et me rapprochent du but.

Mon cœur s'affaissait sous une crainte inexprimable, sous une douleur qu'aucunes larmes n'auraient pu soulager. L'obscurité enveloppa le pèlerin agenouillé près du tombeau de marbre ; elle enveloppa la femme voilée que la terre avait laissée sortir ; elle enveloppa l'être livré aux chimères qui les contemplait l'un et l'autre. Je ne vis, je n'entendis plus rien.

Une main qui se posait sur mon épaule vint me réveiller. C'était celle de Laura.

Elle s'était laissée tomber à genoux près du sofa. Son visage, plus animé que d'ordinaire, trahissait une vive agitation, et ses yeux hagards venant à rencontrer les miens leur expression égarée me fit tressaillir :

— Qu'est-il donc arrivé ? demandai-je. Qui a pu vous effrayer ainsi ? ..

Elle regarda par-dessus son épaule, du côté de la porte entr'ouverte, — approcha ses lèvres de mon oreille, — et répondit, murmurant à peine :

— Marian ! — la figure près du lac, — vous savez bien ? .. les pas que nous entendions hier soir, — je viens de la voir ! je viens de lui parler !

— Qui donc, pour l'amour du ciel ?

— Anne Catherick ! ..

J'étais si troublée par l'agitation peinte sur le visage et dans les gestes de Laura, et tellement absorbée par les impressions du rêve que je venais de faire, que lorsque ce nom franchit les lèvres de ma sœur, je demeurai sous le coup de cette révélation subite, les pieds cloués au sol et la contemplant dans un silence effaré.

Laura elle-même était trop complètement perdue dans le souvenir de ce qui venait de lui arriver pour prendre garde à l'effet que sa réponse avait produit sur moi : — J'ai vu Anne Catherick ; j'ai parlé à Anne Catherick, répéta-t-elle, comme si je n'avais pas dû l'entendre. Oh ! Marian, j'ai tant de choses à vous dire. Venez, — nous pourrions être dérangées, ici. Venez sans retard, dans ma chambre.

Tout en me pressant ainsi, elle m'avait prise par la main, et, me faisant traverser la bibliothèque, elle me conduisit dans la pièce, à l'extrémité du rez-de-chaussée, qui avait été disposée, je l'ai déjà dit, pour son usage spécial. Là, sauf sa femme de chambre, aucun tiers indiscret n'avait le moindre prétexte pour venir nous surprendre. Elle me fit passer devant elle, ferma la porte au verrou, et tira les rideaux de perse qui la masquaient à l'intérieur.

La bizarre sensation d'étourdissement qui s'était emparée de moi persistait encore. Cependant une conviction sans cesse croissante que les difficultés contre lesquelles j'avais toujours pensé que nous aurions à lutter, elle et moi, se pressait tout à coup autour de nous, commençait à pénétrer dans mon esprit. Je n'aurais pu l'exprimer par des paroles ; — c'est à peine si j'en avais en moi la perception encore obscure : — Anne Catherick, murmurais-je intérieurement, sans que ce nom, répété en vain, m'offrit une idée plus distincte... Anne Catherick ! ..

Laura m'avait attirée sur un siège le plus proche, une ottomane qui occupait

le milieu de la pièce : — Voyez ! voyez ceci !... et du doigt elle me montrait le corsage de sa robe.

Je vis alors (je ne m'en étais pas encore aperçue) que la broche perdue était de nouveau fixé à son ancienne place. Il y avait là quelque chose de réel, de tangible, qui sembla fixer, arrêter le tourbillon confus de mes idées, et servit à me calmer un peu.

— Où avez-vous retrouvé votre broche ? Les premières paroles qui me vinrent aux lèvres, en ce moment critique, furent celles qui formulaient cette question si insignifiante.

— C'est elle qui l'a trouvée, Marian.

— Où ?

— Sur le plancher du vieil embarcadère. Oh ! par où commencer ? Comment vous raconter tout cela ?... Elle m'a tenu un langage si singulier... elle avait l'air si malade... elle m'a quittée si brusquement !...

A mesure que ses souvenirs lui revenaient en tumulte, sa voix s'élevait à son insu. La méfiance invétérée qui, nuit et jour, dans ce château, pèse sur mon esprit assiégé de soupçons, me poussa tout à coup à l'en prévenir, — tout comme, le moment d'avant, l'aspect de sa broche m'avait suggéré la question que j'ai dite.

— Parlez bas ! interrompis-je. La croisée est ouverte, et l'allée du jardin passe au-dessous. Commencez par le commencement, Laura ! Dites-moi, mot pour mot, ce qui s'est passé entre cette femme et vous.

— Faut-il auparavant fermer la fenêtre ?

— Non ; seulement, parlez bas ! Rappelez-vous, sans plus, qu'il est dangereux, sous le toit de votre mari, de prononcer le nom d'Anne Catherick... Où l'avez-vous rencontré d'abord ?

— A l'embarcadère, Marian. J'étais sortie, vous le savez, pour chercher ma broche, et j'ai d'abord suivi le sentier qui traverse les plantations, pas à pas, regardant à terre avec soin. Je suis arrivée ainsi, après un long trajet, jusqu'à la

vieille hutte au bord du lac ; et dès que j'y fus entrée, je me mis à genoux pour explorer le plancher. J'y cherchais encore, le dos tourné vers la porte, lorsque j'entendis derrière moi une voix inconnue, d'une extrême douceur : — Miss Fairlie ! disait cette voix.

— Miss Fairlie ?

— Oui, mon ancien nom, ce nom cher et familier que je croyais ne devoir plus m'être jamais donné. Je me relevai en sursaut, non pas effrayée. — car cette voix était trop douce et trop bonne pour faire peur à qui que ce soit, — mais véritablement très-surprise. Là, debout, sur le seuil d'où elle me contemplait, je vis une femme dont le visage m'étais complètement inconnu.

— Quel vêtement avait-elle ?

— Elle portait une robe blanche, propre et bien faite, et, par-dessus, un misérable châle de couleur foncée, presque transparent à force d'être usé. Son chapeau était de paille brune, aussi misérable, aussi fatigué que le châle. Je fus frappé de cette différence de sa robe avec le reste de son ajustement ; elle vit sans doute que j'y avais pris garde. — Ne regardez pas mon chapeau et mon châle, dit-elle, parlant à mots pressés, saccadés, comme hors d'haleine ; lorsque je ne puis porter du blanc, peu m'importe ce que je mets sur moi. Regardez ma robe tant que vous voudrez. D'elle, au moins, je n'ai pas honte... Singulier langage, n'est-il pas vrai ? Avant que j'eusse pu dire quoi que ce fût pour m'excuser, elle me tendit une de ses mains, et cette main tenait ma broche perdue. Reconnaissant et charmée, je me rapprochai d'elle pour lui dire à quel point je l'étais.

— Me savez-vous assez de gré, me dit-elle, pour m'accorder une petite faveur ?

— Oui, vraiment, lui répondis-je. Je serai heureuse de vous complaire en tout ce qui dépendra de moi. — Eh bien ! puisque c'est moi qui l'ai retrouvée, permettez que je rattache moi-même cette broche sur

votre poitrine... Sa demande était si imprévue pour moi, Marian, de plus elle y mettait une ardeur si extraordinaire, que je reculai d'un pas ou deux, ne sachant trop que décider : — Ah ! dit-elle, votre mère m'aurait laissé rattacher cette broche !... Dans sa voix, dans sa physiologie, aussi bien que dans cette appel à ma mère, fait avec l'accent du reproche, il y avait quelque chose qui me rendit honteuse de ma méfiance.

— Vous avez connu ma mère ? lui dis-je. Y a-t-il bien longtemps de cela ? Vous aimez, moi, jamais vue avant aujourd'hui ?... Ses mains étaient occupées à fixer la broche ; elle s'arrêta, et les laissant sur ma poitrine : — Vous ne vous rappelez pas, me dit-elle, par une belle journée de printemps, à Limmeridge, votre mère descendant le petit chemin qui mène à l'école, avec une petite fille à chacune de ses mains ? Depuis lors je n'ai guère eu autre chose à penser, et je me rappelle bien cette journée. Vous étiez une des deux petites filles, et j'étais l'autre. La jolie, la spirituelle miss Fairlie, et Anne Catherick, la pauvre idiote, étaient plus près alors l'une de l'autre qu'elle ne le sont aujourd'hui !...

— Vous l'êtes-vous rappelée, Laura, quand elle vous a dit son nom ?

— Oui... je me suis rappelé qu'à Limmeridge, vous m'aviez questionnée au sujet d'Anne Catherick, en disant qu'autrefois on lui trouvait une grande ressemblance avec moi.

— Et dites-moi, Laura, qui vous a rappelé tout ceci ?

— C'est elle-même qui me l'a rappelé. Pendant que je la regardais, tandis qu'elle était si proche de moi, il m'est tout à coup venu à l'esprit que nous nous ressemblions l'une à l'autre. Son visage était pâle, amaigri, fatigué, — mais la vue de ce visage me causait une sorte de tressaillement : c'était comme si je me fusse regardée au miroir en relevant d'une longue maladie. Cette découverte, — je ne sais

pourquoi, — me donna une telle secousse, que pendant un moment il me devint impossible de lui parler.

— Parut-elle blessée de votre silence ?

— Je crains bien qu'elle ne l'ait été quelque peu : — Vous n'avez, me dit-elle, ni le visage ni le cœur de votre mère. Le visage de votre mère était d'une couleur sombre ; mais son cœur, miss Fairlie, était le cœur d'un ange. — Croyez, répondis-je, que je suis très favorablement disposée pour vous, quoique hors d'état, en ce moment-ci, de vous exprimer ce que je sens. Mais pourquoi m'appelez-vous miss Fairlie ?... — Parce que j'aime le nom de Fairlie, tandis que j'abhorre le nom de Glyde, s'écria-t-elle avec une violence subite.

Jusqu'alors je n'avais rien vu en elle qui donnât l'idée de la folie ; mais à l'expression de ses yeux, il me sembla qu'elle était en ce moment sous le coup de quelque accès. — Je me figurais lui dis-je, — me rappelant l'étrange lettre qu'elle m'avait écrite à Limmeridge, et tâchant de l'appaiser, — je me figurais que vous ignoriez peut-être mon mariage... Avec un amer soupir et se détournant de moi : — Ignorer votre mariage ? répéta-t-elle. Je suis ici parce que vous êtes mariée. Je suis ici pour vous servir de victime expiatoire, avant de me retrouver avec votre mère dans les régions au-delà du tombeau..

Tout en parlant ainsi, elle reculait et reculait encore, s'écartant de moi, jusqu'à ce qu'elle se trouvât à l'extérieur de la hutte, et là promenant ses regards de tous côtés, elle semblait écouter avec attention. Lorsque après un instant de silence, elle voulut de nouveau m'adresser la parole, au lieu de revenir près de moi, elle demeura sur le seuil de la porte, s'appuyant des mains aux deux montants.

— Hier au soir, dit-elle, me vites-vous près du lac ? m'entendites-vous quand je vous suivais dans le bois ? J'ai attendu bien des jours l'occasion de vous parler

seule à seule ; — j'ai quitté, la laissant inquiète, effrayée sur mon compte, l'unique amie que j'aie ici-bas ; — j'ai couru le risque d'être reconduite dans cette hôpital de fous ; — et tout cela, pour l'amour de vous, miss Fairlie, pour l'amour de vous !..

Ces paroles m'alarmèrent, Marian ; et pourtant il y avait dans leur accent quelque chose qui m'allait dans le cœur. C'était de la pitié, une pitié sincère à coup sûr, car elle me donna le courage de demander à cette malheureuse créature si elle voulait bien rentrer dans la hutte et s'asseoir à côté de moi.

— Le fit-elle ?

— Non. Elle secoua la tête, disant qu'il lui fallait rester où elle était, faire le guet, prêter l'oreille, afin qu'aucun tiers ne pût venir nous surprendre. Et, jusqu'à la fin de l'entrevue, elle est restée là, sur le seuil de la cabane, une main appuyée sur chaque montant de la porte ; parfois, se penchant tout à coup pour me parler ; parfois se retirant tout à coup pour jeter autour d'elle un regard inquiet :

— J'étais hier ici, me dit-elle, avant que les ténèbres ne se fissent ; j'ai entendu votre conversation avec la dame qui vous accompagnait. Je vous ai entendue dire que vous ne pouviez vous faire croire de lui, ni le forcer à se taire. Ah ! je savais bien ce que ces mots voulaient dire ! Ma conscience me les expliquait à mesure qu'ils tombaient dans mes oreilles. Pourquoi ai-je donc jamais souffert qu'il vous épousât ? Oh ! mes craintes, — ces craintes mauvaises, misérables, folles !..

Elle enfouit, à ces mots, son visage dans les plis usés de son châle, et là, murmurait encore contre elle-même. Je commençais à craindre quelque terrible éclat de désespoir que ni moi ni elle ne pourrions maîtriser.

— Tâchez de vous calmer, lui dis-je ; tâchez de m'expliquer comment vous auriez pu empêcher mon mariage. Elle reti-

ra le châle qui voilait sa figure, et promenant sur moi un regard vague.

— J'aurais dû, répondit-elle, avoir assez de cœur pour rester à Limmeridge. Je n'aurais pas dû me laisser effrayer ainsi par la nouvelle de son arrivée. J'aurais dû vous avertir, et vous préserver avant qu'il fût trop tard. Pourquoi me suis-je à peine trouvé le courage de vous écrire cette lettre ? Pourquoi n'ai-je fait que du mal, quand je ne désirais et ne voulais faire que le bien ? Oh ! mes craintes... mes craintes insensées, miréfables, criminelles !..

Pour la seconde fois, elle répéta ces paroles, et, pour la seconde fois, ramena sur son visage les plis de son pauvre petit châle. Elle était effrayante à voir, effrayante à entendre.

— Vous lui aurez sûrement demandé, Laura, quelles étaient ces craintes sur lesquelles elle revenait avec tant d'insistance ?

— Oui, je lui ai fait cette question.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Elle m'a demandé, par manière de réplique, si je n'aurais pas peur, "moi," d'un homme qui, après m'avoir fait enfermer dans une maison de fous, serait encore disposé, en ayant le pouvoir, à m'y emprisonner de nouveau ?

— Le craignez-vous encore ? lui dis-je. Vous ne seriez pas ici, bien certainement, si vous aviez cette appréhension ?

— Non, dit-elle ; maintenant, je n'ai plus peur...

Je lui demandai ce qui la rassurait. Elle se pencha tout à coup en avant et me dit : — Ne sauriez-vous pas le deviner ?

Je lui fis signe que non : — Regardez-moi, continua-elle. Je lui dis alors que j'étais peiné de lui voir l'air si triste et l'aspect si souffrant.

Pour la première fois, elle sourit : — Souffrant répéta-t-elle, oh ! c'est mieux que cela... Vous savez maintenant pourquoi je n'ai plus peur de lui... Et, dites-moi, croyez-vous que je trouverai votre

mère dans le ciel ?... S'il en est ainsi, me pardonnera-t-elle ?..

J'étais si émue, si étonnée, que je ne pus répondre. — J'ai pensé à cela, continua-t-elle, durant tout le temps où je me dérobaï à votre mari, tout le temps où je suis restée malade. Mes pensées m'ont conduite ici de force... Je veux expier ma faute ;... je veux annuler autant que possible le mal que j'ai fait autrefois... — Je la suppliais, avec toute l'ardeur imaginable, de me dire ce qu'elle entendait par là.

Elle me couvrait toujours de son regard distrait et fixe. — Est-ce moi, se disait-elle avec l'accent du doute ; est-ce moi qui annulerai ce mal ? Vous avez des amis qui prendront votre défense. Si vous connaissez son secret, il aura peur de vous ; il n'osera pas vous traiter comme il m'a traitée. Il vous ménagera dans son propre intérêt, s'il a peur de vous et de vos amis. Que s'il vous ménage, et si c'est à moi que vous le devez... — J'attendais impatientement la fin de sa phrase ; mais, sur ses mots elle s'arrêta.

Vous avez sans doute essayé d'obtenir qu'elle continuât.

— Sans doute ; mais elle s'écarta de nouveau, et elle alla s'appuyer, de la figure et des bras, contre une des parois de la hutte : — Oh ! l'entendais-je avec un attendrissement insensé qui m'effrayait, que seulement je puisse reposer dans la même fosse à côté de votre mère ! que je puisse m'éveiller près d'elle, lorsque sonnera la trompette des anges, et lorsqu'à ce signal de résurrection, la tombe rendra ses morts ! Marian ! je tremblais de la tête aux pieds, il était horrible de l'entendre parler ainsi : — Mais ceci n'est point à espérer, reprit-elle, se détournant encore comme pour me regarder encore ; une pauvre étrangère comme moi n'a pas droit à un si beau privilège. Je ne reposerai pas sous la croix de marbre que j'ai lavé de mes propres mains, et que, pour l'amour d'elle, j'ai faite si blanche et si pure... Oh ! non...

oh ! non ! La pitié de Dieu, non celle de l'homme, me conduira vers elle, là où les méchants cessent de poursuivre, là où les fatigués trouvent du repos... .

Elle prononça ces derniers mots tranquillement, tristement, avec un pénible soupir, symptôme d'un inconsolable désespoir ; puis elle se tut un instant. Un grand trouble se lisait sur son visage ; elle semblait penser, ou du moins essayer de penser.

— Que disais-je donc tout à l'heure ? demanda-t-elle après une pause. Quand votre mère me vient à l'esprit, elle en chasse tout autre idée. Que disais-je donc ? que disais-je ?... Avec autant d'égards et de douceur que je pus, je remis la pauvre fille sur la voie de ses propres pensées : — Ah ! oui, oui, reprit-elle, toujours perdue en ses vagues perplexités. Vous êtes sans secours en face de votre méchant mari... Oui, c'est bien cela... et il me faut accomplir ce pourquoi je suis venue ici ; il faut que je répare le tort que je vous ai fait en reculant, jadis, devant les révélations qui vous eussent sauvées.

— Quelle est cette chose que vous avez à me dire ? lui demandai je.

— C'est, répondit-elle, le secret dont votre cruel mari a si grand peur. Je l'ai jadis menacé du "secret", et je l'ai fait trembler ; vous l'en menacerez à votre tour, et il tremblera devant vous, comme il a tremblé devant moi... Je la vis alors prendre une physionomie plus sombre, et une sorte d'effarement irrité se peignit dans ses yeux. Elle étendit sa main vers moi par un geste distrait, inintelligible.

— Ma mère connaît le secret, lui disait-elle ; il a pesé sur elle, il a flétri la moitié de sa vie... Un jour, quand je fus grande, elle m'en dit quelque chose, à "moi", et, le lendemain, votre mari...

— C'est cela, c'est cela... poursuivit m'écriai-je involontairement, que vous a-t-elle dit de votre mari ?..

— Arrivée là, Marian, elle s'arrêta de nouveau...

—Et ne dit rien de plus ?

—Elle se mit à écouter avec avidité :

— Chut ! murmura-t-elle, dirigeant vers moi sa main par ce même geste vague et flottant !... — Elle s'écarta obliquement de la porte, lentement, à petit bruit, pas à pas, jusqu'à ce que l'angle du mur fût dérobée à mes yeux.

—A coup sûr, vous l'avez suivie ?

—Oui, mes inquiétés me donnèrent le courage de me lever et de la suivre. Juste au moment où j'arrivais sur le seuil, elle reparut tout à coup, du côté opposé à celui par lequel je l'avais perdue de vue ; elle avait fait le tour de la hutte :— Le secret ! lui dis-je tout bas . . . Restez, et dites-moi le secret !... Elle me saisit le bras, et me jeta un regard insensé, plein de terreur.

—Pas à présent, dit-elle ; nous sommes pas seules . . . On nous guette. Venez ici, demain, à la même heure ! . . . et venez seule ! . . . Entendez-vous ? . . . venez seule ! . . . Elle me repoussa dans la hutte par un brusque mouvement, et je cessai de la voir.

— Oh ! Laura, Laura ! . . . encore une chance perdue ! Que j'eusse été près de vous, et certes elle ne vous eût pas échappé. De quel côté l'avez-vous vu disparaître ?

— Vers la gauche, là où le sol fléchit tout à coup, où le bois est le plus épais.

— Vous êtes-vous élancée au dehors ! l'avez-vous appelée ? . . .

— Comment l'aurais-je fait ? La peur me tenait immobile et muette.

— Mais, enfin, quand vous avez pu bouger, quand vous êtes sortie ? . . .

— Je suis revenu ici en courant, pour vous dire ce qui était arrivé.

— Avez-vous vu, avez-vous entendu quelqu'un dans la plantation ?

— Non . . . quand je l'ai traversée, tout y était tranquille et silencieux . . .

Je m'arrêtai un moment pour réfléchir.

Cette troisième personne, qu'on supposait avoir assisté secrètement à l'entrevue, était-ce une réalité ou une création chi-

mérique évoquée par les alarmes d'Anne Catherick ? Il était impossible de le savoir. Une seule chose demeurait certaine, c'est que, sur le point même de tout découvrir, nous venions d'échouer encore, d'échouer absolument, irrévocablement, à moins qu'Anne Catherick ne fût exacte au rendez-vous qu'elle avait donné, pour le lendemain, dans la hutte, au bord du lac.

— Êtes-vous bien sûre de m'avoir dit tout ce qui s'est passé ? m'avez-vous répété, mot pour mot, tout ce qui s'est dit ! demandai-je à ma sœur.

— Je le crois, répondit-elle. Je n'ai pas votre mémoire Marian ; mais j'étais si fortement impressionnée, intéressée à ce point, qu'aucune circonstance un peu essentielle n'a pu m'échapper.

— Ma chère Laura, les plus insignifiantes bagatelles ont leur importance, lorsque Anne Catherick s'y trouve mêlée. Réfléchissez encore . . . Ne lui serait-il pas échappé par hasard, quelque allusion à l'endroit où elle réside actuellement.

— Aucune dont je me souviens.

— N'aurait-elle pas fait mention d'une compagne, d'une amie ? . . . d'une femme qu'on appelle mistress Clements ?

— Oh ! oui ! oui ! . . . j'oubliais ce détail. Elle m'a dit que mistress Clements se plaignait de ne pas l'accompagner au lac pour veiller sur elle, la priant et la suppliant de ne pas se hasarder seule dans ces environs.

— Est-ce là tout ce qu'elle a dit de mistress Clements ?

— Oui, c'est tout.

— Et n'a-t-elle rien ajouté sur l'endroit où elle se réfugia quand elle quitta Todd's Corner ?

— Rien. J'en suis parfaitement sûre.

— Ni sur les résidences qu'elle a eues depuis ? ni sur ce qu'a été sa maladie ?

— Non, Marian, pas un mot. Dites-moi, je vous en prie, ce que vous pensez de tout ceci. Je ne sais qu'en penser moi-même ; je ne sais que faire.

— Voici, sœur aimée, ce que vous ferez :

vous irez demain à l'embarcadère, ainsi qu'il a été convenu. On ne saurait dire de quel intérêt peut être votre seconde entrevue avec cette femme. Vous ne serez pas cette fois, abandonnée à vous-même. Je vous suivrai à bonne distance ; personne ne me verra, mais, en cas d'accident, je me tiendrai à portée de votre voix. Anne Catherick échappa naguère à Walter Hartright ; hier encore, elle vous a échappé. Quoi qu'il arrive, elle ne m'échappera pas, à "moi" . . .

Les yeux de Laura lisaient attentivement dans les miens.

— Vous croyez, dit-elle, à ce secret dont mon mari aurait peur ? Supposons, Marian, qu'il n'existât, après tout, que dans l'imagination d'Anne Catherick ; supposons qu'elle désirât seulement me voir et me parler, en vertu de ses vieux souvenirs qui lui semblent chers ? Son attitude était si étrange, qu'elle m'a presque donné des méfiances. Est-ce que, sur d'autres points, vous vous en rapporteriez à cette femme ?

— Je ne m'en rapporte à rien, Laura, si ce n'est à mes propres observations sur la conduite de votre mari. Je juge les paroles d'Anne Catherick d'après les actions de sir Percival . . . et je crois à l'existence d'un secret . . .

Je n'en dis pas davantage, et me levai pour quitter la chambre. Certaines pensées me troublaient, que j'aurais pu lui révéler si nous eussions causé plus longtemps ensemble, et dont la connaissance aurait eu pour elle des dangers. L'influence du rêve terrible auquel elle m'avait arraché projetait je ne sais quelle ombre sinistre sur chaque nouvelle impression que les incidents, successivement racontés par elle, avaient produite dans mon esprit.

Je sentais se rapprocher l'avenir annoncé par tant de sombres présages ; ils me glaçaient d'un inexprimable effroi ; ils m'imposaient, de force, la conviction que d'impénétrables desseins présidaient à ce long enchaînement de complications qui,

maintenant, nous enveloppait de ses nœuds. Je pensais à Hartright tel que je l'avais vu, des yeux du corps, quand il était venu me dire adieu, tel que je l'avais vu dans mon rêve, des yeux de l'esprit, — et je commençais, moi aussi, à me demander si nous ne progressions pas, les yeux bandés, vers un but fixe et inévitable.

Tandis que Laura montait toute seule, je sortis pour m'aller recueillir dans les allées voisines du château. La manière dont Anne Catherick s'était séparée d'elle m'avait donné le vif désir que je gardai secret, de savoir comment le comte Fosco passait son après-midi ; elle me faisait me méfier des résultats de ce voyage solitaire d'où sir Percival était revenu peu d'heures auparavant.

Après les avoir cherchés de tous côtés sans rien découvrir, je rentrai au château, où j'explorai, l'une après l'autre, toutes les pièces du rez-de-chaussée. Aucune qui ne fût vide. Je revins dans le vestibule, et montai l'escalier pour me rendre auprès de Laura. Comme je passais le long du couloir, madame Fosco ouvrit sa porte, et je fis halte pour lui demander si elle savait ce qu'était devenu son mari et sir Percival.

Elle me répondit affirmativement. Moins d'une heure auparavant, elle les avait vus tous les deux de sa fenêtre. Le comte avait levé les yeux vers elle avec sa bonté ordinaire, et, toujours attentif comme il l'était pour les moindres choses, il l'avait prévenue qu'il sortait avec son ami, projetant une longue promenade . . .

Une longue promenade ! Depuis que je les voyais ensemble, jamais pareille partie n'avait été concertée entre eux. Sir Percival n'aimait pas d'autre exercice que l'équitation, et le comte (quand il m'escortait, c'était pure politesse, n'avait de goût pour aucune sorte d'exercice.

Revenue près de Laura, je m'aperçus qu'en mon absence, elle avait débattu cette question imminente de la signature de l'acte, à laquelle nous avions omis de

songer, emportées par l'intérêt de l'entretien relatif à son entrevue avec Anne Catherick. Ses premières paroles, quand je la revis, m'exprimèrent la surprise qu'elle éprouvait à ne pas se voir mandée dans la bibliothèque, pour y comparaître devant sir Percival.

— Vous pouvez vous rassurer à cette égard, lui dis-je. Pour le présent, au moins, ni votre résolution, ni la mienne ne seront mises à une nouvelle épreuve. Sir Percival a modifié ses projets. L'affaire de la signature est ajournée.

— Ajournée ? répéta Laura stupéfaite. Qui vous l'a dit ?

— J'en ai la parole du comte Fosco ; et je crois que nous sommes redevables à son intervention du brusque changement survenu dans les idées de votre mari.

— Ce que vous me dites là, Marian,

me semble impossible. Si, comme nous le supposons, ma signature n'est réclamée que pour procurer à sir Percival un argent dont il a le plus pressant besoin, comment la question peut-elle être ajournée ?

— Je crois, Laura, que nous avons en mains de quoi résoudre cette question. Avez-vous oublié la conversation entre sir Percival et son avocat, que naguère j'ai surprise sous le vestibule ?

— Non ; mais je ne me souviens pas . . .

— Moi, je me souviens. Deux alternatives furent proposées. L'une consistait à vous faire signer le parchemin ; l'autre à gagner du temps, en souscrivant des billets à trois mois. Cette dernière ressource est évidemment celle à laquelle on a recours aujourd'hui, et nous pouvons nous abandonner à l'espérance que, d'ici

à quelque temps, nous n'aurons plus le contre-coup des embarras de sir Percival.

Le premier coup du diner nous sépara. Il venait à peine de sonner, quand sir Percival et le comte rentrèrent de leur promenade. Nous entendîmes le maître du château faire pleuvoir sur les domestiques une grêle de reproches parce qu'ils étaient en retard de cinq minutes ; et son hôte s'interposait, comme d'ordinaire, pour prêcher le sang froid, la patience et la paix.

(à suivre.)

DEVINETTES



Le jour s'assombrit. Dites à la servante d'apporter la lumière. Mais où peut-elle être passée ; la voyez-vous ?



Dans la ménagerie. — Les bêtes féroces sont agitées parce qu'elles voient le gardien avec la pâte. Où est-il ?



O ce porteur de journaux ! Il a encore tamponné le CYCLORAMA avec la porte. Où est-il que je le gronde ?

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement :

LA COMSOMPTION
DYSPEPSIE . . .
ANEMIE
ET LES FAIBLESSES
D'ESTOMAC.

❖ SANTE ET BEAUTE ❖

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00
SIX BOITES, " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE.

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE :

❖ L. A. BERNARD ❖

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

BEAUX-ARTS



St Vincent de Paul prenant la place d'un esclave à Alger — Tableau de BONNAT.

ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de
première qualité et de Patrons
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES

CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH COURTIER EN VALEURS DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures
Municipales, Bons du Gouverne-
ment et Actions de Chemin de fer,
Valeur de première classe conve-
nables pour placements en fidéi-
commis. Toujours en mains.

1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. Gendreau, Dentiste

20, Rue St-Laurent

TEL. BELL 2018 MONTREAL.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres, Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELIVEAU,

TELL. BELL 1990

1617, RUE NOTRE-DAME

CATALOGUE EXPEDIE FRANCO.



Une consolation :
 — Nous sommes perdus ; c'est terrible ! . . .
 — Terrible ? pas tant que ça ; ma belle-mère arrive ce soir.



— Vous avez beaucoup perdu en perdant Mme Chaminard.
 — Oui, mais elle m'a laissé une jolie propriété, et ça console d'être veuf ! . .



Jonathan fait part à l'Angleterre de sa nouvelle devise :
 " Mon Dieu ! ma dame et *Mouvo*."



83, RUE WOLFE, 83
MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le
 Seuls AGENTS au CANADA :
LAPORTE, MARTIN & CIE
 Epiciers en Gros - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et Cigarettes

ABERDEEN 10 CTS
LITTLE BUCK 5 CTS

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory

1200, 1202, 1204, Rue St-Laurent

MONTREAL